

12518.aaa.6

LA
PUISSEANCE
DE L'AMOUR,
OU
HISTOIRE
DU COMTE
DE CLARE,
ET DE LA MARQUISE
DE NERVILLE.



A LONDRES,
Chez DE LORME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXVL



L A

PUISSEANCE DE L'AMOUR.

LE Comte de Clare étoit d'une des plus illustres Maisons du Royaume. Son bien répondoit à sa naissance, & l'on peut bien dire qu'il avoit tant d'esprit & de bonne mine, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer. Il étoit âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il fut attaqué de deux passions violentes, l'amour & l'ambition ; mais comme il avoit de la valeur, il prit le parti de la guerre, sans néanmoins renoncer à celui de l'amour. Il servit d'abord en Allemagne sous Mr. le Maréchal de Duras, où il acquit beaucoup de réputation. L'année suivante on lui donna un Régiment d'Infanterie, & il alla en Flandres sous Mr. le Maréchal de Luxembourg. Il eût l'avantage de se trouver à la Ba-



LA PUISSANCE

taille de Fleurus, & de s'y distinguer. Après la Campagne, il vint passer le quartier d'hiver à Paris, comme font la plupart des gens de qualité. Il se logea dans un Hôtel proche de la Baronne de Vanne, chez qui l'on jouoit ordinairement gros jeu. Le Comte qui aimoit assez ce plaisir, ne demeura pas long-temps sans en aller prendre sa part. Dès le premier jour, il y trouva la Marquise de Nerville, qui lui parut si belle qu'il en fut charmé. Comme on se persuade aisément ce qu'on souhaite, il crut qu'il n'avoit qu'à lui découvrir son amour pour s'en faire aimer. Les regards tendres & les soupirs enflammés, furent d'abord ses interprètes ; mais la Marquise, dont l'esprit étoit occupé d'autre chose, n'entendit pas ce langage, ou du moins feignit de ne pas l'entendre. Le Comte de Clare de qui l'ardeur augmentoit de moment en moment, se chagrinoit de cette indifférence, & commençoit à exagérer son malheur. Il demeura quelques jours en cet état, sans pouvoir lier conversation avec la Marquise. Enfin,

s'étant une fois trouvé seul auprès d'elle ; il lui dit , d'un air passionné : si je ne voulois pas , Madame , que vous fussiez que je vous aime , ou pour mieux dire , que je vous adore , je ne prendrois pas le soin de vous le faire connoître ; mais comme il faut pour mon soulagement que je vous le dise , il faut aussi que je vous déclare , que soit que vous m'aimiez , ou que vous ne m'aimiez pas , j'ai résolu de vous aimer toute ma vie .

La Marquise qui ne s'attendoit point à cette déclaration , en parut fort surprise . Elle l'écouta , cependant , sans l'interrompre , & quand le Comte eût fini : j'aurois pu , Monsieur , lui dit-elle , me faire un plaisir de vous voir , mais après ce que je viens d'entendre , je serai obligée d'éviter votre rencontre . Ce n'est pas que je n'aie de l'estime pour vous , & que si j'avois quelque engagement à faire , je ne vous préférassie à tout autre .

Est-il possible , Madame , reprit le Comte de Clare , que vous puissiez me faire cet aveu , au moment que vous me marquez un si cruel

6 LA PUISSANCE

refus. Non , Madame , ne m'en faites pas accroire , je vois bien que vous n'avez pour moi que de l'indifférence. Cependant , soyez persuadée que mon cœur , qui vous chérit de toute son étendue , n'aura jamais d'amour que pour vous.

Comme ilachevoit ces mots , il entra du monde dans la chambre ; ce qui fut cause que la conversation changea. Il est à croire que ce changement ne plût guere au Comte de Clare , & qu'on lui auroit fait un sensible plaisir , si on l'avoit laissé seul avec la Marquise. Il voulut attendre , dans l'espérance que la compagnie pourroit bientôt s'en aller ; mais voyant qu'elle grossissoit par quantité d'importuns , il n'y demeura pas davantage , & se retira chez lui. La nuit , son esprit fut occupé de différentes pensées. Tantôt il songeait aux charmes de la Marquise , & tantôt à ses rigueurs. A peine le jour eût-il paru , qu'il fut tenté d'aller chez elle ; mais comme ce n'est pas l'ordre de rendre visite aux Dames le matin , il différa jusqu'à l'a-

prés-dinée. Dès qu'il crut qu'elle étoit visible, il partit, & la trouva seule dans son appartement. Après quelques civilités de part & d'autre, le Comte avec un air galant, lui reparla de son amour; mais voyant qu'elle n'y vouloit pas répondre, eh ! quoi, Madame, lui dit-il, ferez-vous toujours cruelle ? n'aurez-vous jamais pitié d'un homme qui vous adore, & qui seroit ravi de mourir pour votre service, si vous lui faisiez la grace de l'aimer ?

Non, Monsieur, lui répondit la Marquise, je ne changerai point de sentiment. Je vous fis hier assez connoître que les vôtres n'étoient pas de mon goût; & aujourd'hui je vous dirai que vous me ferez plaisir de les étouffer, ou du moins de ne m'en parler jamais.

Vous pouvez croire, Madame, reprit le Comte, que je me ferai toujours une loi inviolable d'obéir à vos ordres, mais pour ceux que vous me donnez présentement, je vous prie de vouloir bien m'en dispenser. Ils sont trop opposés à l'ardeur que j'ai

à LA PUISSANCE

de vous servir , & trop préjudiciables à l'empire que vos charmes exercent sur mon cœur. Ainsi, Madame , soyez moins inhumaine , & souffrez que.... Je ne souffrirai rien , interrompit la Marquise , & puisque vous êtes si opiniâtre , je trouverai bien le secret de vous faire quitter une passion si importune , & d'autant plus désagréable , qu'elle est contraire à mon devoir , & à mon inclination.

Le Comte qui n'étoit pas homme à se rebouter si aisément , alloit répondre à la Marquise , lorsqu'elle se leva tout d'un coup pour aller rendre visite à une Dame de ses amies. Cet amant infortuné donna la main à son ingrate , & quand il fut sur le point de la quitter , il lui dit tout bas : que malgré ses rigueurs , son amour ne finiroit qu'avec sa vie. Elle entra dans cette Maison , & un moment après le Comte monta en carrosse pour aller à la Cour. Il y demeura seulement deux ou trois jours , pendant lesquels il connut bien ce que c'est que d'être éloigné de ce qu'on aime. Ses peines augmentoient à me-

D E L' A M O U R.

sure que duroit son absence ; & ne pouvant plus vivre de cette maniere, l'amour enfin le fit revenir à Paris. Dès le lendemain de son arrivée , le premier de ses soins fut d'aller voir la Marquise. Il la trouva avec des Dames fort belles , & fort enjouées , qui lisoient des vers amoureux. Le Comte n'en voyant point de la force de ceux qu'il avoit sur lui , tira de sa poche une piece très - galante , & que je rapporterai ici , comme étant nécessaire à cette histoire.

M O R A L E.

Non , vous ne m'aimez pas réprochai-je à Climene ,
Un jour qu'elle lisoit sur le bord de son lit ,
Tant de soupirs , de soins , de peine ,
Méritent à ces mots elle m'interrompit .
Vous êtes un ingrat , dit-elle ,
Vous faites tous les jours quelque plainte nouvelle .
Vous n'êtes jamais satisfait .
Je voudrois en avoir moins fait ,
Et qu'il plût à l'Amour qui ma tant poursuivie
M'en ôter la mémoire en m'arrachant la vie .
Cruel ne vous suffit-il pas ,
D'avoir allumé dans mon ame
Une si dévorante flamme ,
Une flamme pour moi toute pleine d'appas ?

40. LA PUISSANCE

Vous savez que je vous adore,
Parlez, que voulez-vous encore ?
Quand vous vous êtes plaint de l'ardeur de
vos feux.
Je l'ai, vous le savez, mille fois modérée
Par de doux baisers amoureux,
Dans lesquels mon ame égarée
Se donnoit à vous avec eux.
Je vous ouvre mon cœur, sans art & sans étude,
Vous savez tout ce qu'il ressent.
J'aime quand vous êtes présent,
De mon emportement la flatteuse habitude.
Et lorsque vous êtes absent,
Rien ne peut s'égaler à mon inquiétude.
Si j'ai quelques transports, vous seul les cau-
sez tous.
Je me meurs d'ennui loin de vous.
Et si l'Amour enfin fait que je vous revoie,
Je sens que je pâme de joie.
Plaisirs, saifissement de cœur,
Et divers mouvements que je ne puis com-
prendre,
Souvent de confiance & quelquefois de peur,
Abattemens, chagrins, langueur,
Enfin, tout ce qu'Amour a de fort & de tendre
Je le sens jusqu'à la fureur.
Je n'ai rien épargné pour le soin de vous plaire.
N'ai-je point assez fait, que reste-t-il à faire ?
Malgré la dure loi que me donne un Epoux,
Mon cœur s'est engagé de n'aimer rien que vous.
De cet engagement connoissez l'étendue.
Considérez qu'en ce lieu
Toute mon ame s'est rendue,
Sans se réserver presque rien.
Ai-je quelque secret que je ne vous confie ?
Mille amans désintéressés
M'offrent par leurs soupirs & leur bien & leur vie,

DE L'AMOUR. 22

Suffisent-ils mille encor je vous les sacrifie.
Cependant ce n'est point assés,
Tircis, vos vœux intéressés,
Après avoir enfin épuisé ma tendresse,
Attaquent ma vertu par un trait qui la blesse,
Et bien loin de la soutenir,
D'en éviter la chute & de la prévenir,
Vous souhaitez de voir qu'une lâche foiblesse,
Rompe les doux liens qui doivent nous unir.
Je vois de vos desseins la dangereuse amorce.
C'est à briser ces nœuds que votre esprit s'efforce.
Ah! si vous m'aimez bien, empêchez ce malheur.
Apprenez qu'en amour bien souvent le divorce
Naît de la dernière faveur.
De vos premiers discours la mémoire présente,
Devroit vous ramener les momens bienheureux.
Que commençant d'être amoureux,
Vous m'aviez tant vanté votre flamme naissante,
Toute pure & toute innocente.
Climene, disiez-vous, qui m'avez su charmer,
Voyez l'ambition de mon amour extrême;
J'aime plus que personne n'aime;
Et j'aime seulement pour le plaisir d'aimer.
On me l'avoit bien dit qu'ainsi l'on s'insinue;
A peine de l'amour la douce passion,
Allume dans l'Amant une flamme inconnue.
Que ce n'est que discrétion,
Qu'honnêteté, que retenue,
Que l'ermens redoublés de nulle ambition.
On trouve dans ses yeux son ame toute nue,
Qui pleine de soumission,
Et d'un profond respect sans celle soutenue,
Se nourrit seulement de son affection.
Mais d'abord qu'il a cru que son ardeur connue,
A déjà sur l'esprit fait quelque impression,
Qu'enfin en sa faveur l'amante est prévenue.
Cet amant autrefois si discret, si soumis,

22 LA PUISSANCE

S'échappe, & ne tient rien de ce qu'il a promis.
Mais il faut que je vous réponde,
Que je vous touche, & vous confonde,
Et sans perdre le temps en discours superflus,
Aujourd'hui vous m'aimez, si mon cœur vous
seconde,
Demain vous ne m'aimerez plus.
Qui ne fait que la jouissance
Est du plus tendre amour l'écueil le plus fatal,
Que c'est ce plaisir sans égal,
Qui l'éteint même en sa naissance.
Le cœur en cet état est plein d'indifférence,
Il ne pouffe plus de soupirs,
Il ne fait plus de vœux, il n'a plus de désirs.
L'on se lasse, l'on se dégoûte,
C'est de tous les plaisirs celui qui dure moins.
Il traîne les remords, les craintes, & les soins,
Et ne vaut jamais ce qu'il coûte.
Je verrois vos ardeurs pour lors se rallentir,
Je verrois vos feux s'amortir :
Vous n'auriez plus le soin extrême,
De me plaire, de me charmer,
Et je perdrois tout ce que j'aime,
Pour avoir voulu trop aimer.
De nos cœurs amoureux conservons l'innocence;
Il est d'autres plaisirs que nous pouvons goûter.
L'ingénieux amour en a plus qu'on ne pense,
Donnons-nous des baisers qu'on ne puisse compter,
Et regardons la jouissance
Comme un pas dangereux qu'il nous faut éviter.
Voilà quels furent les discours
De l'adorable objet de mes tendres amours.
Je les ai gravés dans mon ame,
Je veux m'en souvenir toujours.
Mais lorsque l'Amour nous enflamme,
Que font tous les discours ? l'Amour plus forte
que tout

DE L'AMOUR. 23

Sait pousser la sagesse à bout.
Toute défense est vaine, elle irrite sa flamme.
Déjà mon amour redouloit,
Quand je vis qu'à la fin Climene se trouloit,
Et qu'un torrent de douces larmes
Se débordoit sur tous ses charmes.
Le livre lui tombe des mains.
Amour qui connut nos desseins,
(Pouvoit-il ne les pas connoître,
Lui qui seul les avoit fait naître ?)
Eteignit d'abord son flambeau,
Nous laisse tête-à-tête, & tire le rideau.
Alors dans une paix profonde
Nous crûmes étes tout le monde,
Ou qu'au moins sous un Ciel plus serein &
plus doux
L'Amour n'avoit laissé que nous.
La nature à nos vœux propice
Sembloit de nos plaisirs devenir le complice,
Tout favorisoit nos amours.
Rien n'en troubloit l'aimable cours.
Les vents retenoient leurs haleines,
On n'entendoit plus dans les airs
Que lè nom de Tircis, & celui de Climene.
Qui se mêloient au bruit de nos fréquens baisers.
Après s'être un peu défendue,
Il faut quelque défense en ces heureux momens,
Trop de facilité dégoûte les amans.
Toute de son long étendue,
Elle m'étala les trésors
Dont la nature orne son corps.
De toutes les beautés, grands Dieux ! quel assemblage !
C'est ici de vos mains le plus parfait ouvrage,
Criai-je, transporté d'amour & de plaisir.
Cependant j'apperçois que Climene,
Prend de sa main ma main, s'en flatte, la promene

24 LA PUISSANCE

Par-tout au gré de son desir.
Tandis que sur son corps , qui n'avoit point
de tache ,
Mon avide regard & s'épuise & s'attache.
Je sens glisser dedans le mien ,
Ce qu'on ne sauroit dire & qu'on sent pour-
tant bien.
Une douce langueur me chatouille & me touche ,
Je colle ma bouche à sa bouche ,
J'abandonne mon cœur aux languissans soupirs ,
Qui naissent parmi les plaisirs.
Je la nomme cent fois mon amour , ma chere ame .
Cent fois je meurs , cent fois je pâme ,
Et je m'ôte la vie en ce charmant effort.
Pour donner à mon cœur une si douce mort .
Climene cependant se plaint , gémit , soupire .
Me donne mille noms que le plaisir inspire ,
S'emporte , s'abandonne , & ce je ne sais quoi ,
Qui me faisoit pâmer la faisit comme moi .
Je ne fais plus ce que nous fimes ,
N'y ce qu'en cet état l'un à l'autre nous dîmes .
Il ne me souvient seulement ,
Sinon que ce plaisir charmant
Venoit toujours en elle un peu plus lentement .
Et dès qu'elle sentoit les flatteuses approches ,
Elle me faisoit des reproches .
Tu me tue , fripon , disoit-elle , & je meurs ,
Ne te presse pas tant , fais donc , quelles douceurs !
Que sens-je ! quelque plaisir me met hors de
moi-même ?
Où suis-je ? réponds-moi ; vois-tu comme je
t'aime ?
Sa bouche , ses regards & ses embrassemens ,
Me faisoient entendre un mélange ,
De deux reproches de louange ,
Elle commençoit cent discours ,
Que des trémoussemens entrecoupoient toujours .

DE L'AMOUR. 35

Il étoit des momens qu'on ne sauroit décrire,
Qu'elle me regardoit sans pouvoir me rien dire,
Et que dans le plaisir son cœur enfeveli,
Ne prêtoit à ses yeux qu'un regard affoibli.
A ces douces langueurs son ame peu fidelle,
Sembloit alors s'éloigner d'elle.
Mais d'abord qu'un tendre retour,
Lui redonnoit son ame, & piquoit son amour,
Ce n'étoit que transports, que surcroit de ca-
reflles,
Que doux épanchemens de nouvelles tendresses,
Elle me ferroit dans ses bras.
Elle se couloit sur les draps,
Et parmi des soupirs plein d'ardeur & de flamme,
Elle faisoit gémir ma langue sous ses dents,
Choquoit son ame avec mon ame,
Et répétoit à tous momens,
Avec de long gémissemens,
Arrête, soutiens-toi, mon amour, je me pâme,
Nous allions passer ce beau jour,
Dans cet exercice d'amour,
Quand le bruit d'un Laquais, instruit & fort
habile,
Vient aussi-tôt nous avertir,
Que déjà le mari revenoit de la Ville,
Et qu'il étoit temps de sortir.
Climène, & moi nous en allâmes;
Nous ne nous dîmes, que n'avions nous pas dit?
Mais seulement d'un air languissant, interdit,
Nous nous primes la main, & nous nous sépa-
râmes.

Pendant que le Comte de Clare
lissoit cette piece, les Dames ne pou-
voient s'empêcher de rire, & sur-
tout la Marquise de Nerville, qui

26 LA PUISSANCE

faisoit quelquefois des éclats à étouffer. Le Comte le voyant de cette humeur , jugea qu'elle n'étoit pas si insensible qu'elle vouloit le faire croire , & que l'accomplissement de ses désirs , ne dépendoit que de l'heure du Berger. Comme il étoit assez entreprenant , il résolut de la chercher : & voici de la maniere qu'il s'y prit. Le lendemain matin ayant mis la main à la plume , il écrivit cette lettre à la Marquise de Nerville.

LETTRE du Comte de Clare à la
Marquise de Nerville.

Je ne sais , Madame , si les Vers que je vous lus hier vous ont chatouillé l'imagination : mais pour moi je l'ai eu cette nuit si remplie d'agréables idées , que je n'ai pensé à autre chose. J'ai cru en dormant être votre Tircis , & que vous étiez ma Climene. Je vous assure que j'y ai bien pris du plaisir ; & si mon songe avoit été véritable , vous ne vous seriez peut-être pas repentie de jouer votre rôle dans cette piece. Il y auroit eu à mon sens , plufieurs scènes à cha-
que

que aile, toutes plus divertissantes les unes que les autres. Si les premières eussent été les plus courtes, la joie que je vous aurois donnée auroit supplié à la longueur des suivantes. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire l'expérience, & de voir si je suis gascon. Les transports que vous faisiez paroître aux endroits les plus touchans de cet ouvrage, me font croire que vous auriez bien soutenu le caractère de Clémene. Je me persuade même que vous auriez fait mille fois mieux qu'elle. Quand on a un air galant, comme vous ayez, & sur-tout autant d'esprit & de délicatesse, il n'est pas difficile de triompher dans un si charmant exercice. Vous m'en direz néanmoins, Madame, votre sentiment à la première conversation, & je tâcherai de profiter de la disposition où vous serez, si elle est telle que le désire le plus humble & le plus passionné de vos Serviteurs.

La Marquise de Nerville ayant lu cette lettre, dit au porteur, il faut avouer, mon cher, que ton Maître est bien fou de m'écrire de pareilles

B

choses. Il est vrai qu'elle ne savoit d'abord si elle devoit dire cela d'un air riant, ou d'un ton de colere. Cependant après y avoir un peu réfléchi, elle crut, pour son honneur, qu'il valoit mieux prendre ce dernier parti, & voici ce qu'elle fit, plus par façon que par coutume.

RÉPONSE de la Marquise de Nerville
au Comte de Clare.

*Je vous assure, Monsieur, que j'at-
passé cette nuit fort tranquillement, &
que rien n'a été capable de troubler mon
repos que la lettre que vous m'avez en-
voyé ce matin. Quoi ! écrire de cette
maniere à une femme comme moi !
non, je ne vous le pardonnerai jamais.
Vous m'avez offendue par l'endroit le
plus sensible, & mon ressentiment en-
ferra éternel. Adieu.*

Le Comte de Clare reçut ce Bil-
let avec beaucoup de joie, & comme
il savoit que quoi que disent les fem-
mes, elles ne sont jamais fâchées qu'on
ait de l'amour pour elles, il ne dé-

l'espéra pas de faire la paix avec la Marquise. Il fut donc la voir le même jour , & il la trouvâ seule dans sa chambre couchée sur deux piles de carreaux de brocard d'or , avec un certain air négligé , mais si charmant , qu'on l'eût prise pour la Déesse de l'amour. Le Comte l'ayant saluée en fouriant , mit aussi-tôt un genou en terre , & embrassant ceux de la Marquise , lui dit , pardon belle Princesse , pardon , si je vous ai offensée. Ce n'est pas à moi à qui vous devez vous en prendre , c'est à vous-même , ce sont vos charmes , & vos appas qui sont les seuls coupables , & qu'on ne peut voir sans passion. Je souhaiterois pouvoir vous la dépeindre aussi vive qu'elle est dans mon cœur , vous verriez , Madame , que je ne suis pas indigne d'excuse , & que tout ce que je vous ai écrit , n'est rien en comparaison de ce que je ressens pour vous.

La Marquise le voyant en cet état , lui dit , retirez-vous donc , Monsieur , je vous prie. Ces manières ne m'accommodeent nullement. Je ne

20 LA PUISSANCE

veux ni de vos humiliations , ni de vos excuses. En un mot , je me fâcherai si vous ne me laissez en liberté. Quoi , Madame , reprit le Comte , vous voulez être inexorable jusqu'à ce point. Ah ! Dieu ! quelle dureté d'ame ! je vois bien , cruelle , que vous ferez toujours la même , & que mes soins , mes soupirs , & mes larmes ne pourront jamais vous atten- drir. Il faut donc vous obéir inhu- maine. Oui , il faut vous délivrer de mes importunités , & mourir présen- tement à vos pieds. En achevant ces mots , il tira son épée & vouloit s'en donner dans le sein , lorsque la Mar- quise lui retint le bras , en disant , ah ! Dieu ! vous n'y pensez pas ; he ! quoi ! me voulez-vous perdre ! non , Madame , répondit-il , c'est moi-même que je veux perdre , pour ne pas survivre au malheur de vous avoir déplu. Ainsi , ou pardonnez mon crime , ou laissez-moi m'immoler pour son expiation , & devant les plus beaux yeux du monde. A ces mots , la Marquise le regardant d'un air languissant , ah ! Comte , lui dit-

elle , je n'en puis plus , & vous me voulez pousser à bout. Elle n'eût pas plutôt prononcé ces paroles , qu'elle tomba en pâmbison. Le Cavalier voyant l'occasion favorable , en alloit profiter , lorsqu'il entendit du monde qui venoit voir la Marquise. Il remit aussi-tôt son épée dans le foureau , & la Dame ayant reprit ses sens , ils se contraignirent tous deux pour empêcher qu'on ne remarquât sur leur visage , l'émotion qu'ils avoient dans le cœur. A peine la compagnie fut-elle assise , qu'on vint dire à la Marquise , que Beaulieu souhaitoit de la voir. Comme il est fort habile dans l'Astrologie , & d'ailleurs fort agréable dans l'entretien , la Marquise le fit entrer , & le reçut avec beaucoup de plaisir. Après quelques momens de conversation , le Comte qui étoit des amis de Beaulieu , le tira à part dans une antichambre. Il le pria de lui dire sa bonne & sa mauvaise fortune , & sur-tout s'il seroit heureux en Maistresse. La Marquise qui se doutoit bien de la chose , pria la compagnie de l'excuser pour un moment.

& passa dans l'endroit où ils étoient. Elle lui fit la même demande, & voulut savoir si elle seroit heureuse en amant. Beaulieu les regarda avec attention, & leur dit en souriant, que je compatis à vos maux, dignes sujets de l'amour ! que vos peines sont cruelles, & que vos ressentimens sont légitimes ! consolez-vous néanmoins, le Dieu qui vous enflamme, exaucera vos vœux, & s'il retarde vos plaisirs, ce n'est que pour vous en faire goûter de plus grands ; semblables à ces eaux qui sont retenues par des digues, & qui venant à les rompre, se répandent avec plus de violence, où leur cours naturel les porte.

Cette prédiction surprit & charma également le Comte & la Marquise. Et comme l'un & l'autre, pour mieux cacher leur jeu, témoignerent à Beaulieu qu'ils ne comprenoient rien à son pronostic, il étoit sur le point de leur en donner une plus ample explication, lorsque la compagnie, s'impatientant de leur absence, les fit revenir. Ces deux Amans commençoient à vivre dans l'espé-

rance que cet Astrologue leur donnaoit , & se flattoint que la compagnie pourroit bientôt s'en aller ; mais il en arriva une nouvelle , & peu après une autre , ce qui pensa les désoler. Ils eurent besoin de toute la force de leur esprit pour soutenir des conversations si contraires à leur dessein. Cependant , comme cette assemblée étoit belle & nombreuse , le chagrin de ces pauvres Amans devoit se dissiper , ou du moins s'adoucir par le plaisir qu'il y avoit dans une si agréable société. Chacun n'y respiroit que la joie ; les uns chanroient , les autres dansoient , & d'autres enfin badinoient avec des Dames , & leur contoient des fleurettes , lorsque d'une commune voix on proposa de jouer le soupé. La Marquise qui avoit l'ame généreuse , s'offensa de cette proposition , & voulut faire seule cette dépense ; mais la compagnie qui ne songeoit qu'à se divertir , s'y opposa , disant à la Marquise , qu'elle ne seroit pas pour cette fois la maîtresse chez elle ; qu'il falloit faire des billets où l'on marqu-

24 LA PUISSANCE

roit ce que chacun fourniroit , & qu'ensuite on les tireroit l'un après l'autre. Le premier qu'on tira , qui étoit de vingt bouteilles de vin de Champagne , & de douze perdris , fut pour la Marquise de Nerville. Le second qui marquoit un dessert en pyramide , composé de toute sorte de fruits , & de confitures tant seche que liquides , accompagné de tourtes , de pouplins ; de biscuits , &c. étoit pour le Comte de Clare ; mais comme ce billet convenoit mieux à la Marquise , elle changea avec le Comte ; disant qu'elle auroit soin de fournir les douceurs. On tira les autres billets qui étoient à peu-près de la même valeur. Chacun y satisfit , & particulièrement le Comte & la Marquise , qui firent les choses fort gallamment. Le soupé fut splendide , & répondit à la beauté de la compagnie. Il y avoit de fort jolies Dames , entr'autres la Marquise d'Hailly , avec Monsieur son mari , la Comtesse de la Sale , Mademoiselle de Canaple , & plusieurs autres personnes de qualité. Sur la fin du repas , on

commença à chanter. Et comme la Marquise de Nerville obligoit souvent le Comte à boire, pour connoître quel vin il auroit, il lui fit ce couplet sur l'air qu'on chantoit :

A m'enivrer, Philis, vous m'excitez en vain,
Je ne perds, à force de boire,
Ni jugement, ni mémoire.
Quand je boirois jusqu'à demain,
Vous me verriez toujours le même,
Toujours vous trouver belle, & le verre à la main,
Me souvenir que je vous aime.

Ces paroles furent trouvées si belles & si heureuses qu'on les chanta avec plaisir. Cela donna occasion à plusieurs Cavaliers d'en faire pour leurs maîtresses. La Comtesse de la Sale avoit à ses côtés le Marquis de Lascaris, & le Chevalier de Migneu. Elle aimoit passionnément ce dernier, & en étoit aimée. Mais voyant qu'il s'attachoit trop à dire des douceurs à une Dame qui étoit près de lui, elle feignit d'avoir de l'inclination pour le Marquis de Lascaris, afin de donner de la jaloufie au Chevalier, & par ce moyen de le faire revenir à elle. Le Marquis répondit fort bien

26 LA PUISSANCE

à son dessein : & comme il étoit charmé de Madame de la Sale , & qu'il doutoit de ses sentimens , il fit à son tour ces Vers pour elle.

Pour vous mon amour est extrême ;
Les Dieux en sont offensés :
Si vous m'aimiez un jour de même
Mes feux seroient récompensés.
Aimez-moi cent fois moins que mon cœur ne
vous aime ,
Vous m'aimerez encor assés.

Le Chevalier de Migneu ayant entendu ces paroles , ressentit un trait de jalousie que lui perça le cœur. Il ne vouloit pas qu'on lui ravit celui de sa maîtresse. Il quitta donc la Dame à laquelle il s'étoit attaché , & tourna toutes ses caresses du côté de Madame de la Sale , qui en eût une joie extrême. Il lui fit sur l'air des Trembleurs ce couplet ; qu'on trouva fort beau & fort galant.

Vous êtes aimable la Sale ,
Toujours belle & sans égale ,
Votre éclat comme en l'Opale
Par tout rejaillit ses traits .
Le feu que l'amour étale ,
Et qu'un cœur pour vous exhale ,
Est comme chez la Vestale

Pour ne s'éteindre jamais.
Et si l'on en étoit jaloux,
Je serois toujours en courroux,
Courroux, courroux, courroux.

Le jeune Marquis de Genlis, qui brille par-tout où il se trouve, étoit aussi de la partie. Comme il aimoit Mademoiselle de Canaple, l'une des plus belles personnes du Royaume, il ne manqua pas de se mettre au près d'elle. Il lui dit tout ce que l'amour a de plus galant & de plus ingénieux. Mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, & que tous ses soins étoient inutiles, il déclara son malheur par ces Vers.

J'aime une belle blonde,
Qui charme tout le monde.
Par ses divins appas ;
Mais hélas !
J'aime une belle blonde
Qui ne m'aime pas.

Dans ce temps le Comte de Cars, qui étoit de la compagnie, demanda du vin, & alors s'adressant au Marquis d'Hailly, il chanta ces paroles, le plus agréablement du monde.

28 LA PUISSANCE

Je bois à toi d'Hailly,
Mais j'ai failli,
Je devois dire à vous, Madame la Marquise,
Et mettre chapeau bas,
A vos divins appas.

Cette chanson fut trouvée si galante, qu'on la chanta en Chorus, & à plusieurs reprises. Après quoi on se leva de table. On entra dans une chambre qui étoit fort magnifique & éclairée de quantités de bougies. Les unes étoient sur des Plaques, & les autres sur des Lustres de crystal de roche, qui faisoient un effet merveilleux. Il y avoit aux quatre côtés de la chambre, quatre grands miroirs de Venise, accompagnés chacun de deux petits. Les Dames qui ne dansoient pas, étoient assises sur des sophas de velours, & les hommes à genoux sur des carreaux aux pieds de leurs maîtresses. On dansa jusqu'à six heures du matin : & pendant ce temps, il y vint un si grand nombre de beaux masques, qu'on peut dire que toute la galanterie de Paris, se trouva dans cet endroit. Le Bal étant fini chacun se re-

éra. Le Comte de Clare qui brûloit toujours d'ardeur, pour la Marquise, ne pouvoit se résoudre à prendre ce parti. Et comme il savoit que son mari étoit à la campagne, il voulut profiter de son absence, mais la Marquise jugeant qu'il avoit besoin de repos, lui dit de s'en aller chez lui, & de ne venir que quand elle le manderoit. C'étoit apparemment pour lui laisser prendre des forces, afin que quand elle lui donneroit ses ordres, il s'acquittât mieux de son devoir. Il fut deux jours sans en recevoir aucun, & le troisième au matin, elle lui écrivit ces lignes.

BILLET de la Marquise de Ner-
ville au Comte de Clare.

Si vous étiez sage, vous pourriez me venir voir présentement : mais vous êtes si emporté, que je ne sais si l'on peut être en sûreté auprès de vous. Je me souviens de tout ce que vous fites la dernière fois que nous étions ensemble. Soyez donc plus retenu si vous voulez qu'on vous voie. C'est la seule

30 LA PUISSANCE

*chose que je vous demande, & si vous
y manquez, comptez que je ne vous
verrai de ma vie.*

Le Comte reçut ce Billet avec des transports de joie inconcevables. Il le baissa cinq ou six fois, & alla aussitôt chez la Marquise. Il la trouva encore au lit couchée dans des draps taffetas noir, bordés d'un point d'Espagne d'or, d'un demi pied de hauteur, avec une chemise de taffetas couleur de feu, qui étoit fendue depuis le haut jusqu'en bas. Je ne dirai rien de son visage, ni de ses yeux qui avoient des charmes inévitables. Je ne parlerai point aussi de la beauté de sa gorge, ni de celle de son sein, mais je dirai que son corps potelé étoit plus blanc que la neige, & plus uni qu'une glace, que ses cuisses qui avoient les mêmes avantages, étoient rondes & proportionnées, & soutenoient agréablement un tombeau animé de l'Amour, où l'Amant le moins sensible revivroit en mourant avec plaisir. Il étoit couvert d'un feuillage sombre que la na-

ture y avoit fait naître ; & comme sa couleur approchoit de celle de l'ébene , elle produisoit un si bel effet avec la blancheur du corps , que les plus difficiles en eussent été charmés. Oui , les yeux & la raison n'auraient pu s'en défendre. Mais je ne m'apperçois pas que le plaisir m'emporté , & que je m'égare de beauté en beauté.

Indiscreté chaleur où veux-tu me mener ?

Amour , dis-moi par quel caprice ,
Penses-tu bien qu'on puisse retourner.

D'un lieu si rempli de délices ?

J'y périrois assurément

Si je ne quittois promptement

L'aimable souvenir d'un si charmant Dédale ;
Car puisqu'au seul penser d'un plaisir imparfait

Mon cœur d'aïs s'exhale ,

Que ne feroit-il pas s'il l'avoit en effet ?

Je ne crois pas que le Comte de Clare fut aussi long à donner des preuves de son amour à sa maîtresse , que je l'ai été à représenter ici ses charmes. Son ardeur ne lui permettoit pas de différer , & trois heures entieres qu'il demeura auprès d'elle , ne furent pas capables de diminuer

la passion du Comte. Il lui en donna des marques à tous momens , & de toute maniere. La Marquise y répondit avec beaucoup d'empressement. Enfin ils furent fort contens l'un de l'autre , & le plaisir qu'ils eurent ensemble fut si grand , qu'ils ne pouvoient plus vivre sans se voir. Quand le Comte venoit un moment plus tard à l'assignation , ce n'étoit que des soupirs , & des plaintes du côté de la Marquise. Et aussi quand cette Amante ne se trouvoit pas d'abord à l'heure marquée , ce n'étoit de la part de l'Amant que des chagrins & des allarmes. Jamais deux cœurs ne furent si bien unis , & jamais tresses ne furent si réciproques. Ce commerce dura quelque-temps sans que personne s'en apperçut ; mais comme l'amour ressemble au feu qui se découvre souvent par la fumée , ces deux Amans ne purent si bien cacher leur passion que le Mari à la fin n'en eût quelque soupçon. La crainte d'en apprendre plus qu'il ne vouloit , l'obligea de revenir à Paris , & de proposer à sa femme d'aller avec

avec lui à une Terre qu'ils avoient proche de Fontainebleau. La Marquise , qui connut bien que cet éloignement lui ôteroit la facilité de voir son Amant , témoigna à son mari de la répugnance pour ce voyage. Le Marquis de Nerville qui ne contrariaoit jamais sa femme en aucune chose , n'eut pas assez de complaisance en celle-ci. Au contraire , les raisons qu'apportoit la Marquise pour demeurer à Paris , ne servirent qu'à fortifier celles que son mari avoit pour l'en éloigner. En effet , il ne donna à la Marquise que vingt-quatre heures pour songer à son départ. Pendant ce temps , elle écrivit un billet au Comte de Clare , pour lui mander de se trouver à une telle heure chez la Baronne de Vaine , parce qu'elle avoit quelque chose de conséquence à lui dire. Le Comte ne manqua pas de s'y rendre. Il trouva la Marquise qui l'attendoit avec impatience , & lorsqu'ils furent ensemble , elle commença à soupirer , & en répandant des larmes , elle lui annonça son cruel départ. Le Comte

en fut extrêmement surpris , & il lui dit tout ce que la tendresse & l'affliction lui purent inspirer ; mais la Marquise étoit inconsolable , & sa raison l'avoit tellement abandonnée , qu'elle n'étoit plus capable de rien entendre. Le Comte la voyant dans cette extrémité , la caressa & l'embrassa de toute son ame. Ils tomberent à même-temps sur un lit de repos , qui ne le fut pas pour eux , & ils y eurent une conversation que l'Amour interrompit deux ou trois fois. La Marquise fut agréablement consolée par ce moyen. C'étoit le seul qui lui étoit le plus propre pour son soulagement. Elle en fit bientôt paroître des marques sur son visage. Ses yeux ne répandoient plus de larmes , & son esprit , qui étoit tranquille , ne permettoit plus de sanglots à son cœur. Cependant comme le temps ne semble jamais long aux Amans , il y avoit deux heures qu'ils étoient ensemble , lorsqu'ils virent qu'il falloit se séparer. La Marquise donna son Portrait garni de diamans au Comte , & celui-ci donna le sien garni de ru-

bis à la Marquise. Tout cela se fit avec beaucoup de générosité de part & d'autre, & sur-tout avec des sermens inviolables d'un éternel amour. Après quoi ils se quittèrent, & la Marquise partit le lendemain avec son mari, dans un carroſſe à six chevaux.

Le Comte ne fut pas long-temps à s'appercevoir de l'absence de la Marquise. Dans toutes les plus belles compagnies où il alloit, il la trouvoit toujours à dire. Son chagrin en étoit très-grand, & rien ne l'en pouvoit consoler que le retour de cette chere Amante. Il eut voulu de tout son cœur être éternellement avec elle, ou bien ne l'avoir jamais connue. La Marquise qui avoit pour lui les mêmes désirs, avoit aussi les mêmes douleurs. Elle ne voyoit que trop la différence qu'il y avoit des caresses d'un Amant d'avec celles d'un Epoux. Mais comme elle étoit adroite, elle cachoit si bien ses sentimens, que son mari n'en pouvoit rien connoître. Il commençoit déjà à se vouloir mal d'avoir soupçonné sa femme d'infidélité,

36 LA PUISSANCE

Et il étoit sur le point de la ramener à Paris, lorsqu'une lettre fatale, que le Comte de Clare écrivoit à la Marquise, tomba malheureusement entre ses mains, qui gâta tout.

LETTRE du Comte de Clare à la Marquise de Nerville.

Puisque je suis privé de la vue de ma chère Princesse, il faut que j'apprenne l'état de sa santé, & que je lui renouvelle les assurances de la plus violente passion qui fut jamais. Oui, mon aimable, je prends trop de part à tout ce qui vous regarde, pour ne pas avoir un plaisir extrême à m'informer de vos nouvelles. Je suis même si pénétré de vos charmes, que rien ne peut m'empêcher de m'en entretenir. J'y pense à tous momens. Mes songes, pendant mon sommeil, ne me représentent autres choses. Je m'imagine quelquefois la nuit que je suis assez heureux pour être auprès de vous, & que dans les doux combats que l'Amour excite entre nous deux, j'ai l'avantage de posséder les plus beaux bijoux du monde. Je ne sais si la gran-

teur de ce plaisir ne feroit point pâmer un autre Amant ; mais je sais bien qu'à mon réveil , je me sens souvent tout baigné d'amour. Voilà le remede que le Dieu du sommeil me donne quelque-fois pour adoucir les chagrins que me fait naître votre absence. Je crois , ma Reine , que vous n'en devez pas douter , puisque vous savez que je n'ai pour vous que des sentimens pleins d'ardeur & de flamme. Que je s'érois heureux si vous en aviez pour moi de semblables , & que vous saivissiez la nuit mon exemple ! Mais je n'ose me flatter d'une si douce espérance. Il faudroit plus de bonheur de ma part , ou bien plus de justice de la vôtre. Je me contenterai de vous prier de me conserver quelque place dans votre cœur que j'adore , & qui fera , quand vous voudrez , toute la félicité du mien. Ce n'est pas que mon amour ne soit as- sez grand pour vouloir l'occuper tout entier. Il s'éroit difficile d'être aussi vi-vement touché sur ce sujet que je le suis ; mais comme vous êtes mon étoile , & la maîtresse de ma destinée , je ne m'en croirai digne qu'autant que vous l'ugerez. Je m'en rapporte à votre dis-

58 LA PUISSANCE

cernement, pourvu que je ne sois pas plus long-temps éloigné de votre chère personne, pour qui je n'aurai de ma vie, que des yeux, un cœur, & des yœux passionnés. S'en seroit trop pour une autre moins agréable, mais ce n'en sera jamais assez pour vous qui êtes autant au dessus des plus belles & des plus charmantes, que tout ce que je vous écris, est au dessous de ce que vous avez de si beau & de si amoureux. Je les baise sans cesse ces aimables endroits avec toute la flamme & l'empressement possible. Si je les pouvois faire autrement que d'esprit, ah ! que ma joie seroit grande ! Mes actions répondroient à mes paroles. Et comme je n'ai point d'autre passion que de vous plaire, vous verriez bien que je ne suis pas indigne de votre tendresse. Enfin, mon cœur, ce seroit dans ces doux momens où nous aurions des plaisirs sensibles, & que je ne goûte maintenant qu'en peinture & imagination. Je vous assure que vous en seriez satisfaite, & que vous avoueriez que l'absence, si propre à diminuer l'ardeur d'un amant, n'a servi qu'à augmenter la mienne. Cela

est tellement véritable que je suis présentement dans des transports si extraordinaires, que je ne me connois plus moi-même. Revenez donc au plutôt, ma chere ame, ou permettez que je me déguise pour vous aller trouver. C'est être trop long-temps absente, & j'aime-rais mille fois mieux mourir en vous voyant, que de vivre éternellement sans vous avoir. Voilà l'état où je suis. Hé-las ! si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous jugeriez de ma peine par la vôtre, & je ne souffrirois pas tous les maux que je ressens. J'aurois encore mille choses à vous dire : mais j'appréhenderois, cher amour, de fatiguer vos beaux yeux. Il vaut donc mieux finir ; & en attendant que j'aie le plaisir de vous embrasser, soyez persuadée qu'il ne se trouvera jamais d'amant qui vous chérisse au point que je fais, ni qui soit avec autant de fidélité que je suis tout à vous.

Le Marquis de Nerville, ayant lu cette lettre, entra dans une si furieuse jaloufie, qu'il ne favoit s'il devoit poignarder sa femme, ou bien

LA PUISSANCE

l'obliger de faire venir son Amant pour le sacrifier à sa vengeance. Dans cette incertitude , rempli d'agitations & de colère , il fut trouver la Marquise , & après lui avoir montré cette lettre , il lui fit mille reproches accompagnés d'injures les plus sensibles ; mais au lieu d'en avoir de la confusion , elle paya d'effronterie , & lui dit , hé bien ! Monsieur , aurez-vous bientôt fini , & ne me sera-t-il point permis de vous répondre ? Ah ! ingrate , infidelle , continua-t-il , que pourras-tu dire pour ta défense ? Qu'un seul mot , répondit la Marquise , après quoi je ferai tout ce que vous voudrez. Hé bien ! voyons donc ce mot , perfide. Oui , reprit-elle , vous auriez raison de me dire toutes ces choses , & même davantage , si j'étois coupable du crime dont vous m'accusez ; mais quand vous remarquerez qu'on ne fait ni la date de cette lettre , ni le lieu d'où elle vient , que d'ailleurs on n'en connaît ni le nom , ni l'écriture , pas même le style de celui qui l'envoie , & que quand on le connoîtroit , je ne suis

point garante du fait d'autrui , j'espere que vous serez fâché de vos soupçons injurieux , & que vous me rendrez la justice d'un meilleur traictement. A ces raisons , elle en ajouta d'autres que les femmes adroites ont accoutumé de dire en pareilles rencontres. Cependant , tout cela ne la justifia point dans l'esprit de son mari , & elle fut obligée , quelques jours ensuite , de se mettre dans un Couvent.

Le Comte , qui ne recevoit point de nouvelle de la Marquise , en avoit une inquiétude extrême. Il ne favoit à quoi attribuer ce silence , & il étoit sur le point de lui envoyer une seconde lettre , lorsqu'il apprit le désordre que sa première avoit causé. Jamais nouvelle ne lui fut si sensible , & sa raison succombant sous le poids de sa douleur , il étoit comme hors de lui-même. Rien ne le pouvoit consoler. Les plaisirs n'avoient pour lui aucun charme , & l'application qu'il avoit à ce malheur , le jettoit dans une tristesse mortelle. Il fuyoit le monde , & ne cherchoit que la solitude. Un jour étant seul dans un lieu éloigné

LA PUISSANCE

du tumulte , il fit cent plaintes entrecoupées de soupirs & de sanglots. Ah ! malheureux que je suis , disoit-il en lui-même , faut-il que l'excès de mon amour ait causé un si grand déplaisir à la plus charmante personne du monde : qu'une passion aussi tendre & aussi fidelle que la mienne ait fait naître un accident si fâcheux ? non , je veux vous venger , mon aimable ; je veux que votre cruel époux , & votre amant infortuné soient les victimes de vos appas outragés ; mais que dis-je les victimes ? reproenoit-il aussi-tôt ; je n'aurois donc plus l'espérance de revoir l'unique objet de ma flamme , & les ombres de la mort qui m'éloigneroient pour jamais de ses beaux yeux , ne serviroient qu'à rendre mon sort plus misérable. Ah ! mon cœur , quel funeste parti veux-tu prendre ? cette action feroit un tort extrême à la beauté que j'adore. Vivons plutôt pour l'amour d'elle , & vivons pour la servir le reste de nos jours. La fortune peut-être nous sera plus favorable , & nous consolera d'un si cruel malheur.

Il eut continué ses plaintes si la nuit , qui étoit avancée , ne l'eut averti de se retirer. Au sortir de ce lieu , il s'en alla chez lui , cherchant dans son esprit quelque moyen pour rémédier au désordre qu'il avoit causé. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'on lui vint dire que Santeuil de St. Victor le demandoit. Comme c'est une maniere de fou qui divertit quelque fois , il ordonna qu'on le fit entrer. Mais avant qu'on eut exécuté cet ordre , ce Moine entrant brusquement , lui dit , parbleu , Monsieur , vous êtes bienheureux que je vienne vous voir , dans le temps que toute la terre m'admire , & que les Rois , les Empereurs , les Papes , les Conquérants & les Héros me souhaitent. Il est vrai , répondit le Comte , que je vous suis très-obligé de cette visite , & que je la mets au dessus de mes meilleures fortunes. Ah ! que j'ai de joie , repartit Santeuil , de voir un homme d'esprit , & d'un aussi bon goût que vous l'êtes ! Je veux au premier jour vous faire une hymne qui sera d'une beauté incomparable.

44. LA PUISSANCE

Attendez donc, lui dit le Comte, que je sois mort, & qu'on m'ait canonisé : car sans cela votre hymne & une chanson du Pont-neuf seroit la même chose. Il est vrai, répondit Santeuil, qu'elle ne seroit pas tout-à-fait juste, mais au moins on verroit des Vers qui seroient adorables, & qui charmeroient tous ceux qui les liroient. Hélas ! que serviroient leurs charmes, repartit le Comte, si en même-temps l'on découvroit la supposition de leur sujet. Cela seroit connoître que vous n'êtes qu'un diseur de coq-à-l'âne, & qu'il ne faut pas ajouter foi à tout ce qui part de votre plume. Ainsi, mon cher, croyez-moi, ne vous amusez pas davantage à être le panégyriste des vivans & des morts, & ne songez qu'à vous réjouir avec vos amis. C'est le meilleur conseil qu'on puisse vous donner. Santeuil se voyant à bout par ces raisons, se racrocha à d'autres turlupinades, & fit des singeries, & des postures de scaramouche si plaisantes, qu'il pensa faire étouffer de rire le Comte. Dans ce

temps, on servi le soupé. Ce Moine, qui aime extrêmement les bons repas, jettant la vue sur certaines gelinottes du Mans, accompagnées de Perdrix rouges, dont la fumée lui gagnoit l'odorat, ne voulut point quitter la partie dans une occasion si favorable, & se pria lui-même du soupé. On l'accepta avec joie : & quand il eut bu quatre coups d'une main, & autant de l'autre, le Comte lui demanda s'il ne connoissoit personne dans un Couvent de Religieuses qu'il nomma. Santeuil aussi-tôt s'écria, Ah ! Monsieur, que vous êtes heureux de me connoître. Avez-vous besoin de quelqu'un là dedans. Je vous y donnerai l'Abbesse, la Prieure, & enfin tout le Couvent, & même si vous voulez tous leurs Saints. Ils font de mes amis. J'ai fait des hymnes pour eux admirables, & que les Anges chanteroient avec plaisir. Le Comte le voyant dans cet enthousiasme, l'embrassa de toute sa force, & lui promit monts & merveilles, pour l'obliger à tenir sa parole. Ils résolurent d'aller le lendemain dans

46 LA PUISSANCE

ce Couvent , & de se déguiser. Santeuil donna son habit au Cosinté qui consistoit en une Robe blanche , en un Surplis à manches fermées , & un long Manteau noir qui est l'habit des Victoriens. Et ce Moine se déguisa en Abbé , comme font ordinairement ceux de cet Ordre quand ils vont en campagne. Ils allèrent en cet équipage au Couvent où étoit la Marquise de Nerville ; Santeuil demanda d'abord à parler à l'Abbesse ; mais comme elle étoit incommodée , elle envoya en sa place une jeune Religieuse fort jolie & de très-bonne humeur , qui dit à Santeuil , que Madame l'Abbesse étoit bien fâchée de ne pouvoir pas lui parler , & qu'elle le prioit de l'excuser. Ce Moine lui répondit , qu'il l'excusoit de tout son cœur , & que sa faute étoit si belle , qu'elle en eût commis une fort grande en ne la commettant pas. Ensuite comme il vit que la Religieuse avoit la main & les bras beaux , la taille fine & des yeux admirables , il mit un genou en terre , & lui dit ; qu'il ne vouloit plus adorer d'autre

tre divinité ; qu'il lui sacrifioit toute la réputation que son mérite lui avoit acquis , & qu'il feroit éternellement son esclave. Ces paroles furent accompagnées d'un certain ton de voix & de gesticulations si plaisantes , que la Religieuse pensa pâmer de rire. Elle envoya querir de son propre mouvement la Marquise de Nerville , avec qui elle avoit lié amitié. Elle vint aussi-tôt , & la remercia un moment après , de lui avoir procuré une si agréable compagnie. Il est vrai qu'elle ne reconnut pas d'abord le Comte , qui se cachoit un peu le visage avec la main ; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour parler , elle le reconnut à sa voix , & ne put s'empêcher de la témoigner par la rougeur qui parut sur son visage , comme une marque de la surprise & de la joie de son cœur. Le Comte en même-temps mit le doigt à la bouche , lui faisant signe de ne rien dire qui put les découvrir. La Marquise comprit bien ce langage , & lui parla de choses indifférentes. Mais quand le Comte vit à peu-près que

Santeuil s'attachoit à pousser les beaux tentemens auprès de la Religieuse , il dit tout bas à la Marquise , de s'en éloigner un peu , afin de pouvoir parler sans être entendu de personne. Elle le fit , & lorsque le Comte voulut lui témoigner le déplaisir qu'il avoit du malheur qui lui étoit arrivé , elle se mit à soupirer & à répandre des larmes. Mais cet Amant passionné lui dit ; consolez - vous , Madame vous ne serez ici qu'autant que vous le voudrez ; mon bien , ma personne & ma vie font à vous , disposez - en comme il vous plaira. Pendant qu'il disoit aussi plusieurs choses pour la consoler , Santeuil de son côté assuroit la Religieuse qu'il voulloit faire des vers latins pour elle. Mais lui ayant dit qu'elle n'entendoit pas le latin ; quoi , Madame , lui répondit Santeuil , vous n'entendez pas le latin ? Je crois que vous vous moquez de moi. Non , Monsieur , lui repartit - elle , je vous dis sérieusement que je ne l'entends point , & je ne pense pas même , que de dix mille femmes , il y en ait une qui l'entende.

Parbleu

Parbleu cela me surprend , répliqua-
t-il ; il faut néanmoins , Madame ,
que vous l'appreniez , c'est la langue
des Anciens , & qui est usitée parmi
le grand monde. Oui , répondit la
Religieuse , parmi le grand monde
au Pays Latin , mais je crois qu'ail-
leurs elle n'est guere connue. Ainsi ,
Monsieur , si vous voulez m'écrire ,
humanisez-vous , afin qu'on vous en-
tende. Hé ! bien , Madame , je le fe-
rai , dit Santeuil , je vous enverrai
des Vers François qui seront très-
beaux , & qui vous feront connoître
qu'on n'a jamais aimé avec autant
d'ardeur que je vous aime. La Re-
ligieuse qui avoit une joie extrême
d'entendre toutes ces choses dans
la bouche d'un Moine , dit à la Mar-
quise de s'approcher d'elle pour en
avoir sa part. Cela l'obligea de finir
son entretien avec le Comte , & de
se joindre tous quatre. La conversa-
tion fut fort plaisante , & roula long-
temps sur la passion que Santeuil
avoit pour la Religieuse. Ensuite le
Comte & lui prirent congé des Da-
mes , & s'en allèrent souper ensem-

50 LA PUISSANCE

ble. Le lendemain matin Santeuil songea aux moyens de tenir sa parole ; & quoiqu'il n'eut jamais fait que des Vers latins , c'est-à-dire avec l'aide de ses amis , sa passion étoit si grande pour la Religieuse , qu'avec le secours de ses plus intimes , il fit ceux-ci qu'il lui envoya le jour suivant.

DÉCLARATION

D'amour d'un Moine à une Religieuse.

Beaucé plus friande qu'un chat ,
Sachez que je ne suis qu'un rat ,
Mais un rat de figure aimable ,
Un rat bien venu des souris ,
Et qui n'eut jamais son semblable ,
Parmi tous les rats de Paris .

Quel chat oseroit s'approcher
Des lieux où je vais me nichier ?
Je ne suis que feu , que courage ,
Je fais fuir les plus gros Matouz ;
Et les Chats qui vont au fromage
Redoutent mon juste courroux .

L'entre pat-tout bien aisément ,
Et me coule si doucement ,
Que jamais aucun n'en murmure ,
Tant j'ai d'adresse à me glisser ,

DE L'AMOUR 54

Et la plus petite ouverture
Est celle où je cherche à passer.

Je ne suis pas un affamé,
Qui d'un parchemin enfumé
Cherche la vieille peau ridée ;
Il faut un plus tendre morceau
Pour une dent affriandée ;
Je ne cours qu'à la jeune peau.

Quoique je craigne peu les Chats,
Et que je n'appréhende pas
Leurs coups de griffes meurtrieres,
La défiance me plaît fort,
Et je ne vais pas de maniere
À réveiller le Chat qui dort.

Je suis caché le plus souvent,
Mais je parois facilement
Quand l'espoir du plaisir me touche ;
Et dans ce bon moment soudain,
On me trouve si peu farouche
Que l'on me peut prendre à la main.

Je suis très-doux à caresser,
Mais quand un Chat vient m'agacer,
Je m'enfie, je deviens superbe,
Je m'avance pour le combat,
Et c'est dela qu'est le proverbe,
Quand on dit, à bon Chat bon Rat.

Les Chats, mes ennemis jurés,
Sont diversement bigarrés,
Mais, quels qu'ils soient, il ne m'importe,
Je les surprens à petit bruit,
Et lorsque la chaleur m'emporte,
Pour moi tous Chats sont gris la nuit.

D 2

52 LA PUISSANCE

Vous qui connoissez mon humeur,
Ne traitez point avec rigueur
Un Rat de façon singuliere.
Si vous chérissez les bons coups
Tendez-moi votre souriciere
J'y mettrai pour l'amour de vous.

La Religieuse se prit par les côtes de rire en lisant cette piece. Elle la porta aussi-tôt à la Marquise de Nerville, qui en rit aussi de tout son cœur. Enfin, cela servit quelques jours à les divertir. Cependant, le Comte de Clare qui ne pouvoit vivre sans voir la Marquise, se fit faire un habit comme ceux de St. Victor, pour lui pouvoir parler sans être reconnu de personne. D'abord que cet habit fut fait, le Comte ne manqua point de l'aller voir. Elle lui fut si bon gré de ce déguisement, qu'elle ne pouvoit se défendre de le lui faire connoître. Elle lui disoit entre autres choses, oui, mon cher, votre précaution me persuade plus votre amitié que toutes les paroles du monde. Continuez, je vous prie, à me rendre des visites de cette manière, elles me sont si agréables,

que j'aimerois mieux renoncer à la vie que d'en être privée. Et moi, lui répondit le Comte, je prends un si grand plaisir à vous le rendre, que je m'estimerois le plus malheureux des hommes si j'en étois empêché. Voyons-nous donc souvent, puisque vous le trouvez bon ; mais que ce soit, je vous prie d'une manière plus conforme à nos désirs. Ah ! cher Comte, je vous entends ; cela ne se peut. Comment cela ne se peut, reprit-il ? sachez, Madame, qu'il n'y a point de maison si bien fermée, qu'un Amant & un Chat n'y puisse entrer ; montrez-moi seulement votre chambre, & vous verrez ce qui arrivera. La Marquise se mit aussi-tôt à sourire & la lui montra. Le Comte ayant remarqué que cette chambre n'étoit que d'un étage, & qu'elle donnoit sur le Jardin des Religieuses, témoigna la plus grande joie du monde à la Marquise. Il l'affura que dans peu il lui donneroit dans sa chambre de nouvelles marques de son amour. Il ne s'agissoit pour cela que d'avoir le Jardinier à

soi ; la fortune lui en fournit un moyen favorable. Comme on lui avoit donné pour Laquais le fils de ce Jardinier , il lui fut aisé d'employer le ministere de ce garçon pour gagner son pere. Que ne peut un riche libéral , & sur-tout quand il est excité par l'amour ? Le Jardinier écouta , & reçut les présens du Comte. Il entra si bien dans tous ses intérêts , qu'il fit humainement tout ce qu'il voulut. Il se trouva une nouvelle difficulté qu'on n'avoit pas prévue , qui étoit que la chambre de la Religieuse tenoit à celle de la Marquise , & qu'ainsi il ne falloit rien faire qu'elle n'y consentit. La Marquise se chargea de cette négociation , & elle n'eût pas beaucoup de peine à mettre la Religieuse de la partie. Le Comte prit pour second Cazenauve , Capitaine dans le Régiment de la Chatre. Comme il est discret , & fort propre au métier de l'amour , la Religieuse en fut très-contente. On peut dire qu'elle n'avoit jamais été si bien servie , & qu'elle eût affaire à un des meilleurs Ouvriers du Royaume. Ce n'étoit

toutes les nuits que joie , que plaisir ,
que festin. Le jour , les Dames étoient
dans le silence avec un air de mo-
destie , semblables à des Vestales.
Cette vie dura près de deux mois
sans être interrompue ; mais Caze-
nauve , voyant que la Religieuse avoit
l'ame interressée , & quelle donnoit
souvent des attaques à sa bourse ,
s'en dégoûta , & lui envoya ces Vers.

Lorsque nos cœurs vivoient tous deux
Dans le plaisir de voir l'union de nos feux ,
L'intérêt n'avoit point de part à nos délices ,
L'amour seul nous portoit à de mêmes services.
Nous nous aimions enfin sans mêler de l'argent
Au moment bienheureux d'un fragile penchant.
Et je vois qu'aujourd'hui votre ame interressée ,
Ne fauroit plus reprendre une amitié passée ,
Que ma bourse aussi-tôt ne dore mes soupirs
Pour assouvir l'effet de vos lâches désirs.
Ne vous fâchez donc pas si je suis un volage ;
A donner des présens vous voulez qu'on s'en-
gage ,
Cette unique raison a fait pour me venger ,
Que mon cœur de vos fers s'est bien su dégager.
Pendant que vous aviez toute votre innocence ,
Je ne me croyois point capable d'inconstance ;
Mais depuis que votre ame a fait ce grand re-
tour ,
Je me trouve pour vous incapable d'amour.
L'amour est un enfant simple & sans artifice ;
Il aime les douceurs , mais il fuit l'avarice ;
Et lors que des amans il unit les désirs .

56 LA PUISSANCE

Il bannit l'intérêt de ses plus doux plaisirs.
Il n'est point comme Mars, il ne fait point de course.

Vénus qui frappe au cœur ne coupe point la bourse.

Il ne siéroit pas bien à ce Dieu du beau feu,
De vendre des faveurs qui lui coûtent si peu.
Ne savez-vous pas bien qu'une femme de joie
Cherche ainsi tous les jours quelque nouvelle proie ?

Et ne voyant qu'au gain de sensibles appas
Prend souvent des plaisirs qu'elle ne goûte pas.
Ces femmes sont d'argent toujours insatiables,
La raison ne leur sert qu'à les rendre coupables.
Et seules pour le gain oubliant leur devoir,
Font un prix au plaisir qu'elles vont recevoir.
Se doit-on du retour des choses qu'on partage ?
Non pas au jeu toujours, mais un même avantage,

Si l'un & l'autre en doit également goûter
Comment le peut-on vendre, & comment l'acheter ?

Hélas ! qu'il est honteux d'accroître ses richesses
Par le partage adroit de ses fausses tendresses !
On choque la nature en vendant ses plaisirs,
En tirant un tribut de ses propres soupirs.
Nous devons notre cœur aux femmes qui se rendent,
Mais nous ne devons rien à celles qui se vendent.

Et lorsqu'on a payé les dernières faveurs,
On les peut appeler les dernières rigueurs.
J'approuve toute fois la prudente conduite
De forcer les Crésus d'acheter leur poursuite ;
Faire trop bien pour eux ce seroit faire pis,
Et dans un beau jardin ne manger point de fruits.

Il faut prendre sur eux, mais prendre avec adresse.
Ce qu'on accorde aux cœurs qu'anime la ten-
dresse.

Ils ne s'offensent point qu'on sauve adroïtement
Sur les biens de l'ami des faveurs pour l'amant.

La Religieuse n'eût pas plutôt lu
ces Vers qu'elle reconnut sa faute.
Elle se repentit plus d'une fois d'en
avoir usé si mal avec un homme qui
l'aimoit si passionnément. Elle fit ce
qu'elle put pour rallumer sa flamme ;
mais le dépit s'étoit emparé de son
coeur , & il ne voulut plus la voir.

La passion de la Marquise étoit
bien plus détachée d'intérêt. Elle ne
vouloit d'autre preuve de l'amour de
son Amant qu'une continue tendresse.
Jamais homme aussi n'en a
tant témoigné à une Amante que le
Comte de Clare en a fait paroître à
la sienne. Quand ils étoient ensem-
ble , ce n'étoit que soupirs , qu'em-
brassemens , que caresses. Les nuits ne
leur sembloient que de simples mo-
mens. Quand il falloit se quitter , ce
n'étoit que chagrins , que douleur ,
que tristesse. En un mot , comme leur
présence faisoit toute leur joie , leur

absence causoit tout leur déplaisir. Ce commerce auroit duré long-temps , s'il n'eut pas été interrompu par un accident qui arriva. La Marquise se trouva malheureusement grosse ; mais comme elle n'osoit le découvrir au Comte , de crainte qu'il ne partageât sa peine ; elle le renfermoit en elle-même , ce qui lui en causoit de très-cruelles. Cependant , le Comte qui la voyoit quelquefois triste , lui en demandoit la cause ; & après plusieurs instances qu'il lui fit , elle lui en déclara le sujet. D'abord qu'il eut appris cette fâcheuse nouvelle , il lui dit , qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de sortir du Couvent , & qu'il l'emmeneroit chez lui à la campagne. La Marquise lui représenta que ce seroit risquer à se perdre l'un & l'autre ; que son Mari les poursuivroit criminellement , & qu'il valoit mieux tâcher de se remettre bien avec lui ; que comme elle n'étoit grosse que d'un mois tout au plus , il ne s'en appercevroit pas , & qu'elle sauroit bien lui mettre cet article sur son compte. Le Comte se rendit à

ces raisons, aimant mieux se priver de voir la Marquise, que d'exposer sa réputation. Il jugea à propos d'écrire au Marquis de Nerville. La Marquise qui fut de son sentiment, mit aussi-tôt la main à la plume, & lui envoya ces lignes.

LETTRE de la Marquise de Nerville
au Marquis son Mari.

Le chagrin où m'avoit jetté vos soupçons, a été plutôt la cause de mon silence que la honte du crime dont vous m'avez accusée. Je crois que le temps qui m'a fait revenir de cet abattement, vous aura aussi fait revenir de vos erreurs. Le souvenir de tant de marques d'amour & de tendresse que je vous ai donné, devroit bien rassurer votre esprit & votre cœur. Hélas ! que je serois heureuse, mon cher mari, si je pouvois vous représenter le véritable état du mien, vous y verriez des sentiments si conformes aux vôtres, que vous auriez de la douleur de m'en avoir tant donné. J'ose même dire que vous avoueriez votre faute, & que vous m'en feriez excuse.

absence causoit tout leur déplaisir. Ce commerce auroit duré long-temps , s'il n'eut pas été interrompu par un accident qui arriva. La Marquise se trouva malheureusement grosse ; mais comme elle n'osoit le découvrir au Comte , de crainte qu'il ne partageât sa peine ; elle le renfermoit en elle-même , ce qui lui en causoit de très-cruelles. Cependant , le Comte qui la voyoit quelquefois triste , lui en demandoit la cause ; & après plusieurs instances qu'il lui fit , elle lui en déclara le sujet. D'abord qu'il eut appris cette fâcheuse nouvelle , il lui dit , qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de sortir du Couvent , & qu'il l'emmeneroit chez lui à la campagne. La Marquise lui représenta que ce seroit risquer à se perdre l'un & l'autre ; que son Mari les poursuivroit criminellement , & qu'il valoit mieux tâcher de se remettre bien avec lui ; que comme elle n'étoit grosse que d'un mois tout au plus , il ne s'en appercevroit pas , & qu'elle sauroit bien lui mettre cet article sur son compte. Le Comte se rendit à

ces raisons, aimant mieux se priver de voir la Marquise, que d'exposer sa réputation. Il jugea à propos d'écrire au Marquis de Nerville. La Marquise qui fut de son sentiment, mit aussi-tôt la main à la plume, & lui envoya ces lignes.

LETTRE de la Marquise de Nerville
au Marquis son Mari.

Le chagrin où m'avoit jetté vos soupçons, a été plutôt la cause de mon silence que la honte du crime dont vous m'avez accusée. Je crois que le temps qui m'a fait revenir de cet abattement, vous aura aussi fait revenir de vos erreurs. Le souvenir de tant de marques d'amour & de tendresse que je vous ai donné, devroit bien rassurer votre esprit & votre cœur. Hélas ! que je serois heureuse, mon cher mari, si je pouvois vous représenter le véritable état du mien, vous y verriez des sentimens si conformes aux vôtres, que vous auriez de la douleur de m'en avoir tant donné. J'ose même dire que vous avoueriez votre faute, & que vous m'en feriez excuse.

60 LA PUISSANCE

Cependant, quelque chose qu'il arrive,
soyez persuadé que je ne changerai ja-
mais. Le lieu où je suis, & la vie soli-
taire que j'y mène acheveront de vous
faire connoître que je n'ai jamais aimé
que vous, & que vous seul me tenez
lieu de tout.

Le Marquis qui étoit fâché con-
tre sa femme de ce qu'elle n'avoit
pas répondu à une lettre qu'il lui
avoit écrit, fut surpris & ravi tout
ensemble d'en recevoir une si tou-
chante. Il l'aimoit extrêmement, &
il auroit eu moins de colere s'il n'a-
voit pas eu tant d'amour. Mais,
cette lettre & trois mois de Reli-
gion, acheverent d'effacer de son
cœur, tout le ressentiment qu'il avoit
eu contre la Marquise. Il ne manqua
pas le lendemain de l'aller voir. D'a-
bord qu'il parut, elle affecta un air
tendre & plaintif, semblable à une
tourterelle qui languit d'amour, & cet
air lui en donnoit un autre qui la ren-
doit plus charmante que jamais. Elle
joua fort bien son personnage, disant
à son mari, qu'encore qu'il l'eût ac-

éable d'injustes reproches, elle étoit bien aise de s'être mise dans ce Couvent, pour lui montrer qu'elle n'avoit point d'autre volonté que les siennes, & que si trois mois de retraite ne suffissoient pas, elle étoit prête d'y demeurer trois ans, & même toute sa vie s'il le souhaitoit. Le mari voyant sa femme dans ces sentimens, lui prit la main, & la serrant avec tendresse, lui dit qu'il falloit oublier le passé, & vivre dans une parfaite union. Ensuite, il la fit sortir du Couvent, & la mena chez lui. Le soir, il donna un grand repas à leurs parens communs, & leur témoigna qu'il étoit fâché d'en avoir usé de la sorte à l'égard de sa femme, qu'il estimoit très-honnête & très-verteuse. La Marquise aussi-tôt, tira son mouchoir de poche, feignant de répandre des larmes; mais si elle en répandoit, c'étoit de la joie qu'elle avoit d'avoir si bien réussi. Dieu fait si la nuit elle refusa à son mari le devoir conjugal. On peut croire que les choses se passèrent très-bien de part & d'autre, puisque le Marquis de

Nerville en parut le lendemain fort fatigué. Ainsi, ce sot ressembla à quantité de gens qui le sont, & qui ne croient pas l'être.

Pendant tout cela, le Comte de Clare, qui étoit ravi de l'heureux succès de leur dessein, étoit d'un autre côté, fort chagrin de ne pouvoir parler à la Marquise. Il fallut néanmoins se conformer au temps, & ne pas donner le moindre soupçon. L'affaire étoit de conséquence, & la rechute eût été plus dangereuse que la maladie.

Les choses étoient en cet état, lorsque Santeuil s'avisa de rendre visite à la Religieuse. Comme il avoit été long-temps sans la voir, il s'excusa d'abord de la longueur de son absence, l'attribuant à des affaires de conséquences qu'il avoit eu; mais qu'étant présentement libre, il auroit plus souvent le plaisir de s'acquitter de son devoir. Et pour la dédommager des bons momens qu'elle avoit perdu en ne le voyant point, il voulut la régaler de cette pièce, dont il lui fit la lecture.

LE CLOU.

NOUVELLE GALANTE.

EN Amour comme en autre chose,
Pour satisfaire son désirs,
Souvent en vain l'on se propose,
De se donner bien du plaisir.
Dans Paris étoit une belle
Femme à pousser non pas pucelle,
Beau poil, beau nez, beaux yeux, belles mains,
& sur-tout
Langue bien affilée, & ris fort agréable,
En un mot, très-capable,
De prendre à la pipée un Amant de bon goût.
Je veux la nommer Isabelle,
Peut-être a-t-elle un autre nom,
Mais qu'elle l'ait ou nom,
Il n'importe pour la nouvelle.
D'ailleurs certains gros Gars, brillant comme le
jour,
Beau sang & blonds cheveux, bon air & mine fiere,
L'œil vif & bien fendu, l'œillade meurtriere.
En un mot, homme fait tout exprès pour l'amour,
Et de taille à jamais ne demeurer derriere.
Cet homme donc, le beau Damon,
Car c'est ainsi souvent qu'on le nomme en ruelle.
Ce Chevalier de Blune & de Blonde Toison,
N'eut pas plutôt sur la fumelle joué de la prunelle,
Qu'il jugea qu'en bref il en auroit raison.
Les petits soupirs, les tendresses,
Les avant courreuses caresses,
Soins assidus & Bilssets doux,
Gagnerent sur la belle enfin le rendez-vous.

LA PUISSANCE

Oh ! qui pourroit peindre la joie
Dont se flattoit l'heureux Damon ,
Plus ardent qu'un jeune faucon
Qui s'elance tout pret a fondre sur sa proie !
Vigoureux & brûlant d'amour ,
Il entre au Cabinet , ou la tendre Isabelle
Palpitoit l'attendant en magnifique atour ,
Dont l'éclat triomphoit d'une unique chandelle
Qui répandoit un peu de jour.
Heureuse si moins entêtée
Du plaisir de se faire voir ,
Loin d'elle dans un coin elle l'eût écartée
Ou fait mourir sous l'éteignoir.
En entrant le galant s'assure
De deux doigts de verrou contre toute aventure ,
Et sans chercher de longs propos ,
Tant le pressoit sa vive flamme ,
Sur un petit lit de repos
Il embrasse & jette la Dame.
Tout se préparoit aux plaisirs
Que donne à deux Amans un secret tête-à-tête ,
Et si la Galante étoit prête ,
L'impatient Damon avoit des chauds désirs .
La jettent sur le lit & trousser sa chemise
Ce ne fut qu'un même moment .
Mais Ciel ! qu'elle fut la surprise
Du préparé , mais sage Amant ,
Quand jettant ses regards sur la cuisse d'albâtre ,
Justement entre le genoux , & certain trou ,
Son œil découvrit un amplâtre .
Qu'est cela , lui dit-il ? ce n'est rien ; c'est un clou ,
Répond négligemment la Belle .
Mais ainsi que jadis on devenoit caillou
Si-tôt que sur Méduse on tournoit la prunelle ,
De même Damon interdit ,
De l'emplâtre fatal redoutant la menace ,
Tout à coup se sentit de glace .

Et

Et ce froid faisissant l'organe du déduit,
Il en baissa la tête & pleura de dépit.

Qu'est cela, lui dit Isabelle,
D'un air tendre & plein de langueur,
Portant la main sur le Rebelle,
Qui si près du combat se montroit sans vigueur?
Ce n'est rien, à son tour répond le bon apôtre;

Si je n'ai pas la même ardeur
C'est parce qu'un clou chasse l'autre.

Trop timide amant, que crains-tu?
Quoi? faut-il pour un clou que ton marteau
recule?

Reprit-elle en coutroux, & glacé quand je brûle,
Ne peut-tu dans mes mains retrouver ta vertu?
Non répliqua Damon, content de sa foiblesse,
J'aime fort le plaisir, mais je crains le retour,

Des emplâtres de cette espece,
Sont de vrais emplâtres d'amour.

A ces mots il se débarrasse
De la triste Beauté qui lui sautoit au cou,
Gagne soudain la porte, en r'ouvre le verrou,
Et joyeux d'échapper à pareille disgrâce,
S'enfuit criant: GARE LE CLOU.

Santeuil fit plusieurs pauses en lisant ces Vers pour donner le temps à la Religieuse de les goûter. En effet il n'y réussit pas mal. Elle en éclata de rire. Et Santeuil la voyant de si bonne humeur, ne manqua pas de lui parler de la passion qu'elle lui avoit causée. La Religieuse l'écouta favorablement. Et soit qu'elle en fut charmée, ou que la nécessité

66 LA PUISSANCE

d'avoir un galant lui fit prendre celui qui se présentoit, elle ne balança point de l'accepter pour son Amant. Il ne fut plus question que de trouver un moyen pour contenter leur ardeur. Ils arrêterent ensemble qu'elle feroit la malade, & que le Médecin de la Maison, diroit qu'elle ne guériroit jamais, à moins qu'elle n'allât prendre les eaux de Barege. Le Médecin fit son devoir, moyennant quelques louis d'or qu'on lui mit dans la main. Comme la Religieuse étoit aimée dans le Couvent, on consentit volontiers à son départ. Elle en sortit avec une vieille qu'on lui donna pour compagnie. Santeuil qui étoit à cent pas du Couvent, fit l'étonné en les voyant dans la rue. Il leur demanda où elles alloient. Elles répondirent qu'elles partoient pour Barege, & qu'elles alloient prendre place au carrosse de Blavet. Santeuil leur témoigna que si elles vouloient, il les accompagneroit jusqu'à Orléans. La jeune Religieuse lui dit qu'il leur feroit honneur, & se joignirent tous ensemble. Le premier jour se passa

agréablement, le second de même ; mais le troisième la vieille se trouva fort mal, & le quatrième elle mourut à Orléans. Le Moine & la Religieuse rendoient continuellement des graces au Ciel, de les avoir délivrés d'une compagnie si incommode. Ils résolurent, néanmoins, de ne pas écrire cette mort au Couvent, de crainte qu'on envoyât une autre Religieuse à sa place. Ils resterent quelque-temps à se réjouir dans cette Ville. Ils y eussent même demeuré davantage, si son Évêque qui est Abbé de St. Victor n'y fut arrivé. Santeuil ne voulant pas y être découvert, s'en revint avec la Religieuse à Paris. Il la mit dans une chambre fort propre, & lui fit faire de beaux habits. Dans ce temps, il reçut six cens livres de gratification que le Roi lui donnoit presque toutes les années pour des Vers latins qu'il fait ou qu'il mandie chez ses amis. Cet argent servit à goinfrer avec la Religieuse ; mais comme il lui faisoit faire bonne chere, & qu'il la menoit souvent à la Comédie, à l'Opéra,

& en carrosse à la promenade, cette somme ne dura pas long-temps, il fallut recourir à la bourse de ses amis. Il est vrai qu'il en tira quelque argent ; mais à force d'emprunter & de ne point rendre, on épuise aisément son crédit. Personne ne voulut plus prêter à Santeuil. La Religieuse voyant que les Finances du Moine étoient taries, songeait à la retraite, lorsqu'étant un jour aux Thuilleries assise sur un banc, elle y trouva un jeune Cavalier, bien fait & de bonne mine, qui lisait un papier avec attention. Comme les femmes sont naturellement curieuses, la Religieuse ne put s'empêcher de jeter la vue de ce côté-là. Le Cavalier l'ayant apperçue, lui dit que c'étoit un Sonnet en bouts-rimés, qui étoit fort beau, quoique les rimes en fussent très-bizarres. Cela augmenta la curiosité de la Religieuse, qui voulut enfin le voir. Je crois qu'on ne sera pas fâché de le lire, ayant donné naissance à cette aventure. Le voici donc tel qu'il le lui montra.

SONNET.

Qui voudroit m'en tirer deviendroit mon Bourreau.
Ah ! que pour vous porter de Paris à . . . Corinthe.
N'êtes-vous mon Europe, & moi votre.. Taureau!

Ces Vers firent croire à la Relieuse, qu'il falloit que ce Cavalier fut fort galant, puisqu'il étoit chargé d'un Sonnet si amoureux. En effet, elle ne se trompa point, car il lui dit mille douceurs, toutes plus agréables les unes que les autres. Comme elle prenoit un plaisir extrême à les entendre, & que d'ailleurs le Cavalier avoit l'air de faire de la dépense, elle répondit favorablement à toutes ces galantries. La conversation dura

quelque-temps, & après chacun se retira. Le lendemain la Religieuse se trouva encore au même endroit, & le Cavalier ne manqua pas aussi de s'y rendre. Comme il faisoit fort bien des Vers, il lui dit qu'il en avoit fait le matin pour elle sur les mêmes rimes du Sonnet qu'il lui avoit lu. La Religieuse eût la curiosité de les voir. Il les tira aussi-tôt de sa poche, & lui fit la lecture de ceux-ci.

SONNET.

Pour conquérir Isis, je serois l'... Argonaute,
Qui l'irois enlever l'eût-on mise au... Sérail,
J'irois du grand Sultan troubler, le... Gouvernail,
Et ne craindrois ni Pal, ni Sabre, ni... Menote.
J'irois pour la servir (quoique l'on en.. Marmote)
Braver du Mont-Gabel, le brûlant.. Soupirail,
Porté par mon amour, & sans autre... Attirail,
J'irois jusqu'au Dieu Mars lui pousser une.. Bote.
Mon bras irois forcer Vulcain au sein d'.. Ethna;
Mon cœur plus résolu que le Roi ... Porsenna,
Plus fier que le Héros du fameux... Labirinthe.
Ce cœur dont l'œil d'Isis est le cruel ... Bourreau,
Iroit pour la gagner au delà de... Corinthe,
Eut-il à chaque pas à combattre un... Taureau?

La Religieuse entendit ces Vers avec beaucoup de plaisir. Elle dit au

Chevalier de Belforest, qui étoit le nom du Cavalier, qu'elle ne croyoit pas qu'il les eut fait pour elle. Je les ai si bien fait pour vous, Madame, répondit-il, que toute la nuit je n'ai songé à autre chose. Est-il possible, dit la Religieuse, que pour n'avoir parlé qu'un moment à une personne, on puisse avoir de si fortes pensées sur son sujet. Oui, il est possible, repartit le Chevalier, & de plus, ajouta-t-il, jugez que si pour la première fois que je vous ai vue, j'ai eu pour vous de pareils sentimens, quels seront ceux que j'aurai si j'ai souvent cet avantage. Ce me sera beaucoup d'honneur, répondit la Religieuse; mais je crains que par la suite vous ne découvriez en moi des défauts qui vous feront perdre l'estime que vous m'avez trop aisément accordée. Non, Madame, vous n'avez rien en vous que d'aimable, & soyez persuadée que par-tout où il y aura des yeux & de la raison, on vous rendra toujours la même justice. Dans ce temps il vint du monde se mettre près d'eux ce qui les obligea

de changer de discours. Un moment après, un homme commença à dire, il faut, Messieurs, que je vous apprenne une aventure assez plaisante, arrivée depuis peu à un Maître des Comptes. On lui répondit qu'on seroit ravi de l'entendre, & il parla de la sorte.

Un Maître des Comptes de cette Ville étoit passionnément amoureux de la femme d'un Procureur ; mais comme le mari étoit jaloux, cet amant n'osoit la voir chez elle. Ils étoient contraints de se donner des rendez-vous qui étoient souvent incommodes. Un jour le Procureur fut obligé d'aller à la campagne pour des affaires de conséquence. A peine étoit-il parti que sa femme le fit savoir à son amant. Celui-ci ravi de cette nouvelle ne manqua pas sur le champ d'aller chez sa maîtresse. Il la trouva qui l'attendoit avec impatience, & après plusieurs caresses, ils résolurent de passer la nuit ensemble. Le galant aussi-tôt envoya ordre à son traiteur de lui apprêter le soupé, & sur-tout d'avoir des trufes & de la roquette.

Apparemment qu'il se défioit de ses forces , & qu'il croyoit que cela lui seroit d'un grand secours dans cette occasion. Enfin , le soupe étant venu , ils se mirent à table , & quoiqu'il fut splendide , ils mangerent très - peu pour mieux réussir dans leurs expéditions amoureuses. Après le soupe , ils se firent encore cent caresses & cent petits baisers. Ensuite ils se mirent au lit avec joie , & alloient goûter cet heureux moment que l'amour prépare à ceux qu'il favorise , lorsqu'il entendirent frapper quatre ou cinq grands coups à la porte. La femme allarmée jugea que c'étoit son mari. L'amant d'un autre côté ne favoit où se cacher , enfin il résolut de prendre promptement ses habits , & de sauter par une fenêtre qui étoit assez basse , & qui donnoit sur un cul de sac , ce qu'il fit. Les Archers du Guet l'ayant apperçu , crurent que c'étoit un voleur , & se jetterent aussi-tôt sur lui ; mais leur ayant dit qu'ils se trompoient , & que s'ils vouloient le mener chez un Conseiller du Parlement dont il étoit connu , il répondroit de

lui , & même leur donneroit pour boire. Les Archers accepterent cette offre , & le menèrent chez ce Conseiller , qui l'ayant vu dans un fort grand désordre , & avec une telle escorte , ne pu s'empêcher de rire de tout son cœur. On satisfit généreusement les Archers , & ainsi finit la scène.

Cette aventure plût extrêmement à la compagnie , & donna occasion à un jeune Cavalier de leur faire le récit d'une histoire presque semblable. Lorf- qu'il vit tout le monde disposé à l'écouter , il commença de cette manière.

Un Chanoine de complexion amoureuse , & fort connu dans son quartier par ses intrigues galantes , ayant vu par hasard une jeune Cordonniere qui n'avoit rien que son habit qui sentit son artisanne , se mit en tête d'avoir un commerce de galanterie avec elle. Il ne chercha pas long-temps l'occasion de lui parler. La fortune lui en fit naître une bien favorable. Champagne qui avoit épousé cette jeune beauté , étoit un des meilleurs

ouvriers de Paris, & il ne chauffoit que les Dames. La niece du Chanoine reçut une commission d'une de ses amies de la campagne, qui la prioit de lui faire faire une douzaine de paires de souliers des plus à la modes. Le Chanoine obligea sa niece de se servir de Champagne, espérant de trouver par là le moyen de parler à la Cordonniere. Cette femme lui apporta peu de temps après plusieurs paires de souliers tous différemment garnis, afin qu'elle choisit ceux qui feroient le plus à son gré. Le Chanoine profitant de cet heureux moment, eut une conversation avec la femme de Champagne, & il trouva qu'elle n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. De sorte qu'il en devint véritablement amoureux. Il engagea sa niece qui logeoit avec lui, de la faire venir plusieurs fois chez elle. La belle Cordonniere y vint un jour que la niece du Chanoine étoit allée en visite, & il eut tout le temps de lui parler sans témoins. Il lui découvrit sa passion sans beaucoup de préambules, & lui en donna d'abord des

preuves plus solides que ne sont les protestations ordinaires des amans. La Cordonniere qui n'étoit pas accoutumée à de pareilles déclarations, n'eût point de peine à se persuader qu'elle avoit gagné le cœur d'un homme qui lui ouvroit si facilement sa bourse. Elle reçut agréablement ce que le Chanoine lui dit, & lui fit espérer qu'elle auroit toute la réconnoissance possible de l'honneur qu'il lui faisoit. Ils prirent dès ce moment-là des mesures pour se voir plus souvent, & dans peu de temps, ils en vinrent aux rendez-vous. La Cordonniere donna avis au Chanoine que son mari devoit aller à une Foire pour y achéter des Marchandises propres à sa vocation. Elle lui marqua le jour & l'heure qu'il devoit partir, & afin que le Chanoine fut sûr du départ du mari quand il iroit chez la femme, elle l'avertit qu'elle auroit soin de mettre à sa fenêtre un vase de jasmin dès que Champagne feroit parti. Le Chanoine reçut cette nouvelle avec une joie inconcevable, & l'amour qui est ordinairement brouillé

avec le sommeil, épargna aux cloches le soin de l'éveiller le lendemain. Dès qu'il vit le jour, il se leva, se rasa, poudra sa perruque blonde, & s'en alla chez la belle qui l'attendoit. Il vit le signal à la fenêtre, & il monta hardiment à la Chambre de la Cordonniere, où il grata doucement comme chez une Duchesse. La porte s'ouvrit & fut aussi-tôt refermée. Nos deux amans se donnerent d'abord mille marques de la joie qu'ils avoient de se voir en liberté de dire & de faire tout ce qu'ils voudroient. Ils se préparoient de goûter toutes les douceurs d'une entrevue si désirée, lorsqu'ils entendirent tout à coup un grand bruit à la porte, & la voix de Champagne qui en heurtant violemment appelloit sa femme qu'il croyoit encore endormie. Ce retour imprévu les déconcerta, & la violence avec laquelle le mari continuoit de frapper à la porte, ne leur donna presque pas le temps de chercher un asyle pour le Chanoine, qui eut bien voulu être à Matines. Enfin, la Cordonniere s'avisa de le faire

38. LA PUISSANCE

entrer dans une grande armoire , où il ne pouvoit tenir qu'en se donnant la torture , & s'il n'avoit été transi de crainte , je crois qu'il n'auroit jamais pu y entrer. Il s'y nicha , & la Cordonniere ayant mis la clef dans sa poche , fut ouvrir à son mari qui pestoit contre elle. Il ne fut pas plutôt entré , qu'il demanda en jurant , la clef de son armoire. De quelle armoire dit la femme toute étonnée ? de cette armoire où j'ai laissé mon argent , répondit Champagne en frapant des pieds. Je ne l'ai pas , répartit la femme ; voyez où vous l'avez mise. Champagne qui n'avoit pas le loisir de chercher , parce que le temps de retourner à la foire le pressoit , faissoit un bruit de diable dans cette chambre , & ayant prit un maillet , alloit enfoncer l'armoire. La femme tout effrayée , fit semblant d'avoir trouvé la clef , & lui en donna une autre. Le Cordonnier empressé d'avoir son argent , la mit dans la serrure , & l'y engagea de telle sorte , qu'il ne pouvoit l'en retirer. Ce nouvel accident le fit pester encore da-

vantage, & le mit hors de lui-même. Un de ses voisins étant accouru au bruit qu'il faisoit, & ayant appris le sujet de ses emportemens, lui prêta de l'argent pour aller acheter ses marchandises, & tira d'un grand embarras nos pauvres amans, & sur-tout le Chanoine, qui ne fut pas plutôt hors de sa cage, après que le Cordonnier & le voisin furent sortis, qu'il s'en retourna chez lui tout en colere. On dit même qu'en descendant les degrés, il sortoit de sa culotte des exhalaisons fort désagréables. Il crut pendant quelque-temps que c'étoit une piece que la Cordonniere lui avoit faite pour se moquer de lui ; mais ne sachant pas si elle étoit véritablement coupable ou innocente, il chercha ensuite les moyens de renouer avec elle, soit pour satisfaire son amour que cet accident n'avoit pu éteindre, ou pour se venger de l'affront qu'il croyoit avoir reçu. Étant donc venu à des éclaircissemens avec la femme de Champagne, il lui dit, qu'il ne pouvoit se résoudre à retourner chez elle, mais qu'il avoit au

bout de son jardin un petit appartement où elle pourroit entrer par une porte de derriere sans être vue de personne. La Cordonniere , qui de bonne foi étoit fâchée du malheur arrivé à son amant , accepta le parti. Elle s'y rendit un matin. Le Chanoine après l'avoir régalee d'un bon déjeûné , la fit mettre dans un beau lit qu'il avoit fait dresser exprès. Quand elle y fut couchée , il serra ses habits , & envoya chercher Champagne , sous prétexte qu'il avoit de la besogne à lui donner dont on étoit pressé. Ce Cordonnier vint aussi-tôt. Le Chanoine le conduisit dans l'appartement dont nous venons de parler , & lui dit , Champagne ; je fais que vous êtes un homme discret , & que je puis vous confier une chose que je ne voudrois pas qu'on fut dans le monde. J'ai ici une fille qui n'a ni bas ni souliers , pouvez - vous pour demain..... Ah ! j'entends , Monsieur , interrompit le Cordonnier , nous avons de quoi la chauffer , je lui en ferai pour demain matin. Où est-elle , ajouta-t-il , en tirant son compas de sa poche ;

poche , que je prenne la mesure ? Venez dit le Chanoine , je m'en vais vous la faire voir. En lui disant cela , il le mena aux pieds du lit , & en ayant tiré les rideaux , découyrit les jambes de la Cordonniere , qui avoit jetté le drap & la couverture sur sa tête pour n'être pas reconnue. Champagne se récria plusieurs fois sur la blancheur des pieds de cette belle , & sur la délicatesse de sa peau. Il dit que c'étoit un vrai morceau de Chanoine , & jura que sa Toinette n'étoit que du pain bis en comparaison. Il se retira ensuite après avoir promis au Chanoine de lui garder le secret , & de lui apporter des souliers le lendemain. Dès qu'il fut sorti , la Cordonniere fâchée contre le Chanoine , demanda ses habits pour s'en aller , mais il ne voulu jamais les lui donner qu'il n'eut fait la paix avec elle : & les plaisirs présens leur firent oublier à l'un & à l'autre les chagrins passés. Elle s'en retourna satisfaite. Champagne apporta le lendemain les souliers ; mais le Chanoine lui dit que la belle s'en étoit allée

tout en colere de ce qu'il lui avoit fait voir les jambes nues , que cependant il n'étoit pas juste qu'il eut travaillé inutilement. Il lui paya les souliers , & le pria de les donner à sa femme. Le Cordonnier l'en remercia , & se retira fort content de sa libéralité. Quelque-temps après le Chanoine ayant rencontré Champagne dans les rues , lui dit tout bas , eh bien ! les souliers ont-ils été propres à votre femme ? tout comme s'ils avoient été faits pour elle , répondit le Cordonnier. Nos deux amans qui continuèrent de se voir , rirent ensemble de la réponse naïve du bon homme , & prirent dans la suite des mesures justes pour éviter des aventures chagrinantes , pareilles à celles qui leur étoient arrivées.

La Religieuse prit un fort grand plaisir à ces deux histoires , & dit , qu'elle n'en avoit jamais entendu de si agréables. Peu après elle se leva pour se promener avec le Chevalier. Ils n'eurent pas fait deux tours d'allée , qu'ils prirent le parti de la retraite. Le Chevalier l'accompagna chez

elle, & le lendemain il ne manqua pas de l'aller voir. Il ne fut pas plutôt auprès d'elle, qu'il commença à lui reparler de son amour, mais la Religieuse lui fit connoître qu'elle n'y ajoutoit pas beaucoup de foi, que c'étoit le langage ordinaire que les Cavaliers tenoient auprès des Dames, & qu'étant aussi galant qu'il paroifsoit l'être, elle n'étoit pas surprise de lui entendre dire toutes ces choses. Le Chevalier lui protesta que la galanterie n'y avoit nulle part, & mettant aussi-tôt un genou en terre, il lui dit, oui, Madame, je vous aime de toute l'étendue de mon ame. Soyez persuadée que jamais passion ne fut semblable à la mienne. Je meurs enfin pour vous, & je souhaiterois que vos yeux qui ont embrasé mon cœur, y pussent voir le beau feu qu'ils y ont allumé. Vous y verriez le plus tendre amour, & la plus vive flamme dont on puisse être jamais atteint. Rendez-vous donc, Madame, à ces témoignages, & ne souffrez pas que le plus passionné des hommes soit davantage le plus malheureux.

82 LA PUISSANCE

La Religieuse qui étoit charmée de voir tant d'ardeur en cet Amant, ne lui fit de la résistance que pour augmenter son amour. Elle lui dit donc entr'autres choses, que bien qu'elle lui fut obligée des sentimens qu'il lui faisoit paroître, que néanmoins elle ne pouvoit croire qu'il parlât sérieusement ; qu'elle se connoissoit assez pour se rendre là dessus justice, & pour juger qu'elle ne méritoit pas d'adoration ; qu'ainsi elle le prioit de se lever, & de considérer que si on le trouvoit en cet état, on ne pourroit faire qu'un très-mauvais jugement d'elle de l'y souffrir.

Le Chevalier voyant qu'elle ne se retranchoit que sur la modestie, & sur la crainte du qu'en dira-t-on, redoubla ses empressemens avec plus de violence que jamais. La Religieuse, de son côté, fit encore plus de difficulté. Enfin, après avoir résisté assez long-temps pour son honneur, & ne pouvant plus soutenir les attaques d'un si valeureux Amant, elle se laissa vaincre, & lui accorda les dernières faveurs. Cette victoire se rem-

porta l'après-dînée ; comme c'étoit le temps que Santeuil venoit voir la Religieuse, elle dit au Chevalier de ne plus venir que le matin. Cette précaution étoit d'une adroite ; & soit qu'elle connut qu'un & un font deux, & qu'en amour comme en guerre, deux valent mieux qu'un, ou qu'elle ne voulut pas rompre tout d'un coup avec ce Moine, elle pria fort ce nouvel Amant de faire ce qu'elle lui disoit. Le Chevalier n'y manqua pas, & avoit grand soin tous les matins de s'acquitter de son devoir, lorsqu'un jour étant presque aux prises avec son aimable, Santeuil entra tout d'un coup dans la chambre, ce qui les surprit extrêmement. Il ne fit pas grande civilité à la Religieuse ni au Chevalier, quoique l'un & l'autre lui en fissent beaucoup, & sur-tout la Religieuse qui lui témoigna beaucoup de joie de le voir. Cependant, tout cela n'empêcha pas que Santeuil ne fut jaloux, & qu'il ne le fit connostre, disant, d'où vient, Madame, que vous amenez ici Monsieur, en le montrant de

la main ? Le Chevalier , voyant cette malhonnêteté , ne put s'empêcher de lui dire ; d'où vient que vous y venez vous-même. J'y viens , répondit Santeuil , parce que j'y ai affaire ; mais vous qui n'y en avez aucune , vous ne devez pas y venir du tout. J'y viendrai quand il me plaira , repartit le Chevalier , & sans le respect que j'ai pour Madame , je vous ferois descendre les montées quatre à quatre. Qui ? vous , répondit Santeuil , vous êtes un insolent ; & aussitôt il se jeta sur le Chevalier , qui étant fort & vigoureux , mit Santeuil dessous lui , & lui donna vingt gourmades , & autant de coups de pied dans le ventre. En sorte que le pauvre Moine ayant été bien battu , pris ses gants & son manteau , & laissa le Chevalier maître du champ de bataille.

La Religieuse fut très-fâchée de cette aventure , & elle eût donné toutes choses au monde pour qu'elle ne fut pas arrivée. Elle craignoit que Santeuil , par un esprit de vengeance , n'allât dire au Couvent le lieu où

elle étoit ; car on la cherchoit de toutes parts. Elle conseilla donc au Chevalier de la faire délogez promptement, ce qu'il fit à l'heure même.

Ce Moine, désespéré de toutes ces choses, faisoit des imprécations effroyables contre la Religieuse, & invoquoit toutes les Divinités du Par-nasse pour le venger de son infidélité ; mais voyant qu'elles étoient insensibles à ses plaintes, & que tout cela ne servoit qu'à augmenter sa douleur, il crut qu'il valoit mieux se guérir, en faisant une nouvelle maîtresse, & que comme un clou chasse l'autre, de même un second amour en fait oublier un premier. Perfuadé de cette maxime, il employa tous ses soins pour la mettre en usage. Il s'étoit déjà adressé à plusieurs personnes qui avoient reçu mal les offres de son cœur, lorsqu'un jour revenant chez lui accablé de chagrin, il rencontra une réjouie qui lui dit en riant, comme si elle l'eût connu, eh ! bon jour donc, Pere Santeuil, comment vous portez-vous ? Parfaitement bien, répondit-il, & toi, mon cœur,

comment te portes-tu ? A merveilles , répliqua la gaillarde , & je crois que je me porterois encore mieux , si on avoit plus souvent le plaisir de vous voir. Ah ! ma foi s'il ne tient qu'à cela , reprit le Moine , tu ne manqueras jamais de santé. Où demeures-tu donc ma fille , ajouta-t-il ? Je loge ici proche , repartit-elle , & si le cœur vous en dit , vous n'avez qu'à me suivre , vous aurez satisfaction. Santeuil y consentit avec joie , & ne fut pas plutôt chez elle , qu'il voulut commencer par où les autres finissent. Mais la drôlesse qui n'étoit pas novice dans son métier , lui fit connoître qu'à son égard , Dame touchée n'étoit pas Dame jouée , & que s'il vouloit en avoir quelque faveur , il falloit lui donner des marques de sa générosité , c'est-à-dire , de quoi acheter certaines étoffes dont elle avoit besoin. Comme l'amour croît par l'obstacle , cette difficulté ne servit qu'à exciter la passion du Moine , lequel n'ayant point d'argent , résolut de lui laisser un Reliquaire à boîte d'or , de la valeur de six pistoles , &

condition qu'elle le rendroit en lui donnant la moitié de cette somme. Cela fut conclu & arrêté sur le champ. Après quoi chacun se mit en état de jouer son rôle & d'y faire de son mieux. Santeuil fut d'abord si content de cette aventure, qu'il la mit au dessus de ses meilleures fortunes. Il demeura deux jours dans cette pensée, s'estimant toujours le plus heureux des hommes ; mais le troisième, il vit bien qu'il ne l'étoit qu'en imagination : car, s'étant trop abandonné à sa passion avec cette galante, il s'en trouva très-mal, & il courroit risque de la vie, si le Mercure ne lui eut procuré sa guérison. Il est vrai qu'il lui en coûta la plus grande partie de ses cheveux & de ses dents, mais il fut bienheureux d'en être quitte à si bon compte. L'on dit qu'il fait des hymnes pour son Chirurgien qui est mort, & une satyre contre les femmes, à l'exemple de Boileau.

Ces aventures nous ayant un peu éloigné de notre principal sujet, il est temps de revenir au Comte de

Clare & à la Marquise de Nerville. Ils étoient donc si chagrins de n'osser se voir ni se parler, qu'ils se déplaisoient à eux-mêmes. Les réjouissances & les spectacles publics n'avoient pour eux aucuns charmes. La tristesse & la mélancolie les accompagnnoient par-tout. Et cependant, quoique leur douleur fut extrême, ils aimoient mieux la souffrir que d'en être guéris par des moyens étrangers. Le Marquis de Nerville, qui voyoit sa femme dans cette langueur, ne sachant si elle venoit de sa grossesse ou de quelqu'autre indisposition, faisoit tout son possible pour la divertir. Il lui conseilla d'aller prendre l'air à une Maison de campagne qu'ils avoient auprès de Fontainebleau. La Marquise y consentit, & mena avec elle deux ou trois Dames de ses amies. Un jour qu'elles se promenoient ensemble dans un bois extrêmement couvert, dont les allées alloient jusqu'à une prairie qui servoit comme de bordure à la Seine. Elle fit ensorte, que suivie d'une de ses filles, elle se sépara de leur compagnie

pour pouvoir rêver à son Amant. Sa rêverie l'entretint si bien , que sans penser au chemin qu'elle avoit fait , elle se trouva sur le bord de cette rivière , & dans un endroit si agréable , qu'il eut pu divertir toute autre tristesse que la sienne. La beauté de ce lieu , la douceur de l'air , & la joie qu'elle avoit d'être seule , la convierent à continuer sa promenade. Après avoir goûté assez long-temps ce plaisir , elle reprenoit déjà le chemin pour aller rejoindre sa compagnie , quand elle fut interrompue par le bruit d'un cor , qui sembloit vouloir remettre sur les voies , des chiens qui étoient tombés en défaut. Elle s'arrêta tout d'un coup , & ayant tourné la tête du côté d'une montagne prochaine , elle apperçut un cerf qui venoit à toutes jambes de son côté , & qui étoit poursuivi par une meute de trente ou quarante chiens. On voyoit plusieurs Piqueurs qui les suivoient de près , & particulièrement un qui étoit à leur tête , qui eut le premier la gloire de percer le cerf d'un coup d'épée , dont il mourut à dix pas de

la Marquise. Ce spectacle lui parut d'autant plus agréable , qu'elle s'y attendoit le moins. Il semble que c'étoit un sacrifice que la Déesse des Bois lui faisoit , & que cette victime ne vouloit être immolée que par une main si adroite , & devant la plus aimable personne du monde. Si tout cela lui donnoit du plaisir , elle en eut bien davantage , lorsqu'après avoir examiné celui qui avoit si bien fini cette chasse , elle reconnut que c'étoit son cher Comte de Clare. Non , jamais rencontre ne fut si surprenante , & ne causa d'abord tant de joie. Cet Amant , qui la reconnut un moment après , n'en ressentit pas moins que la Marquise ; mais , comme tous les Chasseurs arriverent presque aussi-tôt que lui , il fallut retenir cette joie dans le cœur , de crainte qu'ils ne découvrissent ce qui devoit leur être caché. Le Comte se contenta de la saluer , & laissa aux autres le soin de lui faire des compliments sur l'heureuse rencontre que cette chasse leur procura. La Marquise , qui avoit beaucoup d'esprit ,

y répondit fort galamment, & peu après se retira. Chacun en fit de même. A mesure que ces deux Amans s'éloignoient l'un de l'autre, ils se retournoient de temps-en-temps pour se regarder, témoignant par-là, que s'ils avoient du plaisir à se voir, ils n'avoient pas moins de chagrin d'être obligés de se quitter sans se pouvoir parler. Le lendemain, la Marquise fut encore à pareille heure se promener au même endroit. Le Comte inspiré par son bon génie, ne manqua pas aussi d'y aller. Et quoique ni l'un ni l'autre ne fussent pas assurés de se rencontrer, l'Amour voulut les joindre malgré tous les obstacles. Je ne parlerai point de la joie qu'ils eurent de se voir, ni des caresses qu'ils se firent, je dirai seulement, que la crainte d'être vus, les obligea de ne pas demeurer long-temps dans cet endroit, & de se retirer dans le bois qui en étoit proche. Ils se mirent dans un lieu le plus commode du monde. C'étoit sur le bord d'une fontaine, dont l'eau crystaline couloit sur un sable doré. Les arbres

qui étoient toufus y causoient une obscurité très-grande , & les oiseaux qui y venoient boire souvent , y faisoient par la beauté de leur ramage , le plus agréable des concerts. Le Comte , voyant que tout contribuoit à l'amour dans cette occasion , ne demeura pas long-temps sans témoigner le sien à la Marquise. On peut croire qu'elle y répondit fort bien ; puisqu'elle n'avoit pas moins de passion pour lui qu'il en avoit pour elle. On vint bientôt des paroles aux effets ; & retournant des effets aux paroles , ils se firent & dirent tout ce que l'amour a de plus doux & de plus charmant. Il y avoit long-temps qu'ils étoient ensemble , lorsqu'ils s'apperçurent que la nuit s'approchoit. L'on ne s'ennuie jamais quand on est avec ce que l'on aime ; & les heures , qui sont comptées par l'amour , sont toujours des heures trop courtes. Ils prirent un rendez-vous pour le lendemain au même lieu , mais il tomba une si grande quantité d'eau pendant tout le jour qu'il leur fut impossible de s'y ren-

dre. Ils espéroient que le jour suivant ne seroit pas de même, & qu'ils se récompenseroint du temps perdu ; mais, cette journée ne fut pas plus belle que l'autre, & il plut de la plus terrible maniere que l'ont ait jamais vu. La Marquise voyant qu'il n'y avoit pas moyen de se voir si-tôt dans ce bois, parce que la terre étoit trop trempée, résolut d'écrire à son Amant pour le faire venir chez elle. Elle lui manda de se trouver sur les neuf heures du soir proche cette fontaine où ils s'étoient vus la dernière fois, & que là, il rencontreroit une fille de Chambre qui le feroit passer par une porte de derrière, & le conduiroit dans l'appartement de la Marquise. Le Comte reçut ce billet avec beaucoup de joie, & ne manqua pas au rendez-vous. Il trouva cette fille qui le fit entrer dans la maison sans être vu de personne, & l'introduisit dans un cabinet dont elle seule avoit la clef. La Marquise n'en fut pas plutôt avertie, qu'elle se défit des personnes suspectes qui étoient auprès d'elle ; &

fit venir son Amant pour lui tenir compagnie. Il la trouva dans une chambre magnifique , & où rien n'avoit été oublié pour la rendre agréable. Elle étoit couchée sur un lit de repos avec un déshabillé à la Sultane , dont l'étoffe étoit d'un brocard d'argent à fond d'or , doublé de taffetas couleur de rose. Ses cheveux noirs comme jais , tomboient négligemment sur ses épaules ; quelques pierreries qui sembloient mises sans affectation ,achevoit l'éclat de sa parure , & jamais elle n'avoit mieux ménagé l'avantage de ses charmes. Le Comte la voyant en cet état , en fut plus amoureux que jamais. Ils s'embrassèrent de tout leur cœur , & commençoi ent à goûter les plaisirs que peut donner une tendre passion , quand le Marquis de Nerville , qui étoit impatient de voir sa femme , se fit entendre dans la Cour. La Marquise qui en apprit aussi-tôt la nouvelle par sa confidente , n'eût le temps que de faire rentrer le Comte dans le cabinet d'où il venoit de sortir , & d'en faire prendre la clef par cette

cette fille. La porte de ce cabinet donnoit dans la ruelle, & il y avoit une fenêtre sur le jardin. Le Marquis qui favoit que c'étoit là où l'on enfermoit les confitures, eut envie d'en manger, & demanda la clef. La Marquise répondit, que celle qui l'avoit étoit allée à une maison prochaine voir une de ses parentes. Le Marquis qui commençoit d'entrer en soupçon, voyant sa femme si parée, voulut enfoncer la porte, quoique la Marquise, pour l'en empêcher, se plaignit que le bruit lui faisoit mal à la tête. Le Marquis, dont la jalouzie redoublloit, feignit de ne la pas entendre, & continua toujours de donner des coups de pieds contre la porte. Le Comte voyant les gonds s'ébranler, & ne doutant pas du désordre qui alloit arriver, s'il étoit surpris dans ce cabinet, ne trouva point d'autre expédient, que de se jettter par la fenêtre dans le jardin. Il le fit, quoique le saut fut un peu rude. La fortune le favo-
risa en cette occasion; & soit que la terre fut molle, ou que sa légéreté

le garantit, il ne se fit aucun mal. La fille de chambre qui étoit en sentinelle pour voir ce qu'il deviendroit, fut ravie de ce qu'il s'étoit ainsi échappé. Elle revint aussi-tôt faisant l'empressée, & dit pour s'excuser, qu'elle n'avoit pas cru qu'on eut dû avoir besoin d'elle. La porte fut aussi-tôt ouverte avec la clef qu'elle apportoit, & le Marquis entra brusquement dans le cabinet, où il fut bien surpris de ne trouver personne. La Marquise se rassura lorsqu'elle vit le péril passé, & profitant de l'étonnement dont le Marquis paroifsoit faisi, lui fit mille reproches de ses soupçons injurieux. Elle lui dit, qu'apparemment son amour commençoit à s'affoiblir, & qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre encore avec elle, mais qu'il n'auroit pas le plaisir de la prévenir, puisqu'elle étoit résolue d'abord qu'elle auroit fait ses couches, de retourner dans le Couvent qu'elle avoit quitté. Le Marquis, alarmé de cette menace, embrassa les genoux de sa femme, & lui fit mille

excuses. Il ne lui témoigna plus de jalouſie, & elle ne lui en donna plus de ſujet. Peu de temps après elle accoucha d'un gros garçon, qui étoit beau comme le jour, & qui reſemblloit au Comte de Clare.

Pendant toutes ces chofes, le Chevalier de Belforeſt qui étoit ravi de poſſéder ſeul & en liberté ſon aimable Religieufe, tâchoit par toutes sortes d'endroits, de fe conſerver cette bonne fortune. Les ſoins, les complaifances, les affiduités & la dépense même, étoient continuellement employés à ce ſujet. La Religieufe qui n'étoit pas inſenſible à toutes ces marques d'amour, y répondoit par des manières ſi engageantes, que le Chevalier en étoit charmé. En effet, la paſſion qu'il avoit pour elle étoit ſi grande, qu'il n'est pas poſſible de l'exprimer. La Religieufe, fort conſtante de cette conquête, résolut de n'en faire jamais d'autre, & de lui ſacrifier toutes celles qui ſe préſenteroient. Elle vivoit avec lui dans ces ſentimens, lorsqu'un Prince en devint amoureux, & quoiqu'il fut un

des hommes de la Cour le mieux fait , & qu'il eut l'ame grande & généreuse , tout cela ne fit pas la moindre impression sur son cœur , qui demeura toujours fidele à son Amant. Elle lui fit même confidence de la passion de ce Prince , ce qui ne servit pas peu à augmenter l'amour que le Chevalier avoit pour elle. Cependant , ses parens ayant appris son histoire , se joignirent avec les Religieuses , pour l'obliger de retourner dans son Couvent ; mais le plaisir qu'elle avoit trouvé dans le monde , étant bien plus grand que celui de la vie monastique , l'empêcha d'y consentir , quelqu'instance qu'on lui en fit. Elle reclama contre ses vœux , fondée sur ce qu'elle les avoit faits par force & dans une grande jeunelle. Elle fut reçue à la preuve des faits , & les ayant justifiés , elle obtint un Arrêt qui l'en déchargea , & l'admit au partage des biens de sa famille. Ensuite , elle épousa le Chevalier de Belforest , qui est présentement Capitaine de Cavalerie , & estimé pour un des plus braves & des plus

sages qu'il y ait dans les troupes.

Dans ces entrefaites, le Marquis de Nerville tomba dangereusement malade à Paris, & mourut en treize jours d'une apoplexie de sang. La Marquise en témoigna beaucoup de douleur, & en prit un grand deuil; mais ce deuil & cette douleur n'étoient qu'en apparence, & son cœur nageoit dans le plaisir de pouvoir posséder en liberté son aimable Comte. Dès le lendemain de la mort de son mari, elle le fit savoir à son Amant, qui ne manqua pas aussi-tôt de l'en venir féliciter. Leur conversation sur ce sujet ne fut pas longue. Il y avoit trop long-temps qu'ils ne s'étoient vus pour en demeurer à de simples paroles. Et la possession, qui d'ordinaire diminue l'ardeur des Amans, ne servit qu'à augmenter la leur. Elle étoit si réciproque de part & d'autre, que la crainte de n'être pas assez unis par leurs inclinations, les obligea de s'unir encore par le mariage. Ils vécurent très-bien ensemble; mais le Comte qui étoit obligé de suivre son Régiment à l'Armée, s'étant

trouvé au combat de Steinkerke, où il fit des merveilles, fut blessé d'un coup de mousquet, dont il mourut huit jours après. Il fit un testament, par lequel il donna la moitié de son bien à sa femme, & l'autre à leur enfant, qu'il qualifia de fils du Marquis de Nerville. Ainsi, comme il avoit eu pendant sa vie beaucoup d'amour & de tendresse pour elle, il voulut encore lui en donner des marques après sa mort. Les parens du Comte de Clare, chagrins de ce testament, firent tous leurs efforts pour le faire casser, prétendant qu'il étoit contraire aux loix; mais la Comtesse qui ne manquoit ni d'esprit ni d'amis, défendit si bien sa cause, qu'elle la gagna malgré toutes les raisons de ses parties.

Ainsi finit cette Histoire, dont les événemens font connoître que rien n'échappe à la puissance de l'Amour; qu'il exerce son empire quand il lui plaît sur toutes sortes de personnes; que ceux qui en devroient être les plus détachés, y sont souvent les plus soumis & les plus obéissans.

F I N.



